

Les cahiers du Patrimoine Talmondais



- Les coiffes talmondaises
- Les Loups de Mer
- Le groupe scolaire de Saint-Hilaire
- Témoignages de réfugiés ardennais
- Les revues de Saint-Hilaire
- Pierre-Henri Dorie

Journal de Serray
de Palmaris

Journal pour M. Dore Differtout au
rapport sur l'importance de ce port
et comme venant des marais à blé
nous les commences d'ici
outre que procureront au pays

de l'augmentation des ports maritimes
il convient de ce que les travaux demandés
pour exécuter, le port a été trop grand
et étant trop d'ici de celui des Pôles

Collecter des archives, écrire l'histoire et transmettre la mémoire d'une commune, pourquoi et dans quel but ?

Les villes ont une histoire. À la fois lieux d'expression, lieux de formidables innovations et de solidarités humaines, notre patrimoine reflète l'identité d'un territoire. Il est le témoin des changements intervenus sur le bâti mais aussi sur les parcours de vie de ses habitants.

Depuis quatre ans, les Cahiers du Patrimoine relie le présent et le passé, font revivre les vies de celles et ceux qui ont construit nos industries, nos cités, notre niveau social et notre culture.

Le sommaire de ce nouveau numéro est encore très riche. Les Talmonçais de toujours se souviendront avec nostalgie des pièces de théâtre qui se jouaient autrefois à Saint-Hilaire. Les nouveaux habitants découvriront l'ancien quartier de la gare et l'activité industrielle qui y régnait. L'engagement de Pierre-Henri Dorie, natif de la Guittière, mort en martyr en Corée, est aussi montré en exemple à notre jeunesse. Je remercie vivement les bénévoles auteurs de ces 72 pages. Ils nous montrent ce qu'était le Talmont d'autrefois et aident à mieux comprendre le Talmont d'aujourd'hui. Nous, élus, sommes sensibles à ce vécu, ce passé, mais sommes aussi tournés vers l'avenir. Nos actions intègrent ces bases culturelles, patrimoniales et coutumières pour mieux aménager notre pays et les faire entrer dans l'histoire à notre tour. C'est le cas pour notre opération « Cœur de ville » qui comprend le réaménagement du parking du Payré, la place du Château, la rue Nationale et la rue du Centre. La modernité s'inscrit dans nos projets tout en respectant les marques de notre histoire.

Pierre BERTHOMÉ

Groupe patrimoine

La publication annuelle des « Cahiers du Patrimoine » a pour but de faire découvrir ou redécouvrir l'histoire locale, les us et coutumes, ceux et celles qui ont marqué la vie talmonçaise... Le groupe "patrimoine" composé d'individuels ou de représentants d'associations s'attache à faire connaître le pays talmonçais afin que chacun se l'approprie.

Archives, livres, photos, cartes postales, plans, enquêtes et témoignages sont autant d'éléments qui permettent d'étoffer, d'étayer les articles. Remerciements à tous ceux et celles qui accueillent les membres du groupe "patrimoine", qui leur prêtent des documents et qui témoignent ! Tout est intéressant !

Les moyens actuels de reproduction (scanner, photo, MP3...) permettent rapidement de rendre aux personnes les documents et objets prêtés. Certains en font don à la commune, qu'ils en soient remerciés !

Les personnes ayant des éléments pour traiter un sujet ou ayant déjà rédigé un article sont invitées à nous contacter : archives municipales au 02 51 90 60 42 ou archives@talmontsainthilaire.fr.

Le groupe « patrimoine »

Gérard TRINEAU, adjoint à la culture, coordinateur du groupe « patrimoine ».

Christelle BOULINEAU, service archives municipales.

Fris de Calmont

Mémoire pour M. Dore Duffrenoy au
Boury-Napoleon sur l'importation de
commodités et comme objet des marais à blé
à tel et à tel prix des communes voisines
sur les avantages que procureront ces
établissements.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut en ce que les travaux demandés
sont peu coûteux, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop éloigné de celui des Tables.

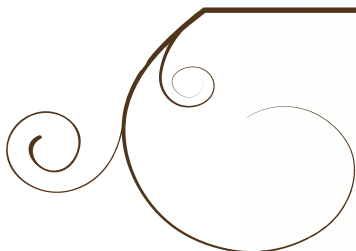
Boury de Ferray
Fris de Calmont

1809. Mémoire pour M. Dore Duffrenoy
Boury-Napoleon sur l'importation de
commodités et comme objet des marais à blé
à tel et à tel prix des communes voisines
sur les avantages que procureront ces
établissements.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut en ce que les travaux demandés
sont peu coûteux, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop éloigné de celui des Tables.

Sommaire

• PRÉFACE	1
• SOMMAIRE	3
• LES COIFFES TALMONDAISES	5
• LES 100 ANS D'HISTOIRE DU GROUPE SCOLAIRE PUBLIC DE SAINT-HILAIRE DE TALMONT	10
• LES CIMETIÈRES : DES MUSÉES À CIEL OUVERT	18
• LES LOUPS DE MER	20
• INSÉCURITÉ ET BOULEVERSEMENTS CLIMATIQUES : LE QUOTIDIEN DES HABITANTS DU TALMONDAIS AU XV ^E SIÈCLE.	24
• LES « GARCILLIÈRE »	26
• BALADE DANS LE BOURG DE SAINT-HILAIRE	31
• LES COMTES DE BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY : MAIRES DE SAINT-HILAIRE DE TALMONT	32
• LE MÉTIER DE CHARPENTIER	34
• LE THÉÂTRE À SAINT-HILAIRE DE TALMONT	38
• 39-45 : TÉMOIGNAGES DE RÉFUGIÉS ARDENNAIS	44
• L'ÉGLISE DE SAINT-HILAIRE	53
• PIERRE-HENRI DORIE	58
• L'ACHEMINEMENT DU COURRIER AU XIX ^E SIÈCLE	67
• LES CONCOURS HIPPIQUES DE SAINT-HILAIRE	69
• APPEL À TÉMOIN	72



Fris de Calmont

Mémoire par M. Dore Duffrenoy au
Boury-Napoleon sur l'importation de
com. port & com. venant des mornis à blé
à tel & à plusieurs des communes voisines
sur les avantages que procureront au pays
l'établissement.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut à ce que les travaux demandés
sont pour exécution, le port ayant trop peu
d'eau et étant trop bas de celui des Tables.

Fris de Calmont

1809. Mémoire par M. Dore Duffrenoy
Boury-Napoleon sur l'importation de
com. port & com. venant des mornis à blé
à tel & à plusieurs des communes voisines
sur les avantages que procureront au pays
l'établissement.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut à ce que les travaux demandés
sont pour exécution, le port ayant trop peu
d'eau et étant trop bas de celui des Tables.

> Les coiffes talmondaïses

Dans le Poitou-Vendée, plus de 300 coiffes sont répertoriées. Elles sont portées au XIX^e siècle par les femmes du Talmondaï, surtout à l'église, car le clergé ne tolérait pas ces dames dans les édifices religieux si elles ne cachaient pas leurs cheveux. Dans la vie courante, on devinait leurs joies et leurs peines au travers de ces coiffes.

Chaque coiffe est différente suivant les moments de fêtes, des réjouissances, des plaisirs partagés : bonnet de baptême, coiffe de noces, coiffe de travail (symbole des dures journées de labeur), coiffe de deuil (symbole des larmes et des peines).



▲ Photo de mariage au carrefour de l'avenue de Luçon et de la rue de l'Océan.
On y distingue de nombreuses femmes portant la coiffe.

À Talmont, dans les années 1900, les enfants portaient un bonnet dès la naissance, le petit garçon jusqu'à 7 ans et la petite fille toute sa vie. Ces bonnets étaient finement travaillés, colorés par rapport aux coiffes d'adultes en tissu blanc. Lors du baptême, le bonnet de linge fin est recouvert d'un autre bonnet généralement matelassé et brodé.

PLUSIEURS TYPES DE COIFFES

■ Le bonnet fait partie de la lingerie, confectionné en tulle, mousseline ou organdi, porté pour le travail.

■ **Le bonnet à pans** est enrichi de dentelle, de guipure ou de tulle, un rang de dentelle gaufrée auréole le visage et un ruban enroulé sur lui-même, fixé à plat, confectionne les deux pans.

▶ Talmondaïses assistant au défilé de la mission 1939.



■ **La quichenotte** est une coiffe de travail dont la forme très enveloppante sur le front, la nuque et les oreilles permet une protection efficace contre l'ardeur du soleil lors des travaux des champs ou dans les marais salants. Elle est réalisée par 16 éléments en carton qui étaient autrefois des baleines ou par des plaquettes de bois très minces. Elle se porte également pour aller au marché.



En mousseline, en tulle ou en voile de coton avec broderie ou dentelle pour le dimanche, elle subit l'influence de la coquetterie féminine qui lui ajoute un ruban bleu marine ou noir en cas de deuil.

◀ Madame Poiroux, du port de la Guittière, portait la quichenotte. Ici, elle carde la laine. Coll. G. Traineau.

■ **La lolotte** : coiffe pour le travail des champs, tous les jours et à la maison.

■ **La cabanière** : la richesse des broderies et des dentelles indique le rang social. Elle descend de la « pelle de four » à cause de sa forme, au début du XIX^e siècle sur bonnette matelassée. Elle rétrécit au fur et à mesure des années pour donner naissance à la cabanière, à l'origine portée par les gens qui vivaient dans les cabanes. Les habitants étaient appelés les cabaniers et les cabanières. Le nom est donc passé à la coiffe. Pour coiffer la cabanière, il fallait faire une raie au milieu des cheveux, les tirer pour en faire un chignon, mettre une résille par-dessus un ruban de velours noir et la coiffe était fixée au velours par des épingles à tête.



◀ Talmondais vers 1903 sur le quai du Payré, près de l'actuelle mairie.

Pour les jeunes filles, la couleur blanche ou bleue était très prisée, mais pour les femmes mariées, la couleur crème était choisie de préférence.

■ **La coiffe de la mariée** : le fond de satin est blanc brodé de fleurs d'oranger et de perles, le motif central peut être représenté par deux fleurs brodées signifiant l'union de deux personnes ou par sept fleurs signifiant les sept vertus.

■ **Pour le deuil** : la dentelle est remplacée par un galon noir. Pour la demi-deuil : plus ou moins noire suivant le lien de parenté avec le défunt.

Une coiffe coûtait très cher, de 60 à 90 francs. Il fallait souvent vendre des bœufs ou adopter la coiffe de la famille du mari qui était plus aisée ou encore la louer pour la cérémonie du mariage. La femme la gardait toute sa vie et pouvait même se faire enterrer avec.

Autrefois, l'entretien était confié à une spécialiste qu'on appelait « la repasseuse », qui démontait, lavait, repassait, avec des fers à tuyauter, à pincer, à glacer, à coques. Tout un art !

Dans les maisons de maître, la lingère était responsable du linge. À la campagne, toutes les jeunes filles préparaient leur trousseau. La richesse des broderies et des dentelles représentait leur statut social.

Pour les jeunes filles, la couleur blanche ou bleue était très prisée, mais pour les femmes mariées, la couleur crème était choisie de préférence.



► *Talmondaises revenant des halles (actuellement salle Louis Chaigne).*



LES VÊTEMENTS

Notre regard se porte sur les vêtements portés et créés au temps où ces coiffes étaient à l'honneur.

À cette époque, les femmes devaient cacher leur cou par des guimpes, porter de longues jupes pour cacher leurs jambes. Les dessous étaient composés d'une culotte fendue plus ou moins longue, de plusieurs jupons, jusqu'à cinq, d'un corset, d'un cache-corset et d'un corsage rentré dans la jupe plissée, par-dessus le tablier avec une pièce estomac. La grande cape posée sur les épaules est remplacée peu à peu par un châle soit en crochet soit en velours. L'hiver, beaucoup de laine était portée, mais aux beaux jours, le lin était très prisé.



▲ Femmes autour du puits commun au Querry-Pigeon, au début du XX^e siècle.

Les hommes portaient une chemise de toile, un pantalon large de flanelle avec une large ceinture et par-dessus une blouse ; ils étaient toujours coiffés d'un chapeau.



▲ Le groupe folklorique talmondais La Pastourelle en 1988.



Les enfants partaient à l'école avec un sarrau, des porte-chaussettes et des sabots ou des brodequins.

◀ École privée Saint-Joseph de Talmont, 1917.

Peu de bijoux pour les femmes : une croix jeannette suspendue par un galon noir, dans une migallière où se mettaient le chapelet, le mouchoir et quelques pièces de monnaie.

Les hommes portaient une montre à gousset, une bourse ou un couteau au bout d'un clavier (chaîne avec un crochet).

En quelques décennies au XIX^e siècle, la civilisation rurale atteint son apogée. À la ville commence alors le lent déclin du temps des coiffes et peu à peu va s'ouvrir à une nouvelle mode.



▲ Coiffes portées par le groupe folklorique La Pastourelle.

Christiane Launay

*Renseignements pris auprès de l'association du Vircouët de Longeville. Créée en 1982, cette association est située dans le village des Conches à Longeville-sur-Mer. L'objectif du Vircouët est de rechercher toute trace du patrimoine historique, artistique, culturel et environnemental de la région de Longeville-sur-Mer. L'association a édité un livre **Coiffes de Vendée d'hier à aujourd'hui**, Geste Éditions, 160 p, dont s'est inspiré cet article.*

Crédits photos : Archives municipales de Talmont-Saint-Hilaire, Pierre Chaigne, Jules Denis éditions, Yannick Faivre, Marylène Gouraud, Henriland.net, paroisse Saint-Henri Dorie, le Quadrille vendéen, Gabriel Sionneau.

► Les 100 ans d'histoire du groupe scolaire public de Saint-Hilaire de Talmont

Cet article est écrit à partir des délibérations du Conseil municipal de Saint-hilaire de Talmont et de témoignages.

Les commentaires et renseignements sont en italique.

1904 : NAISSANCE D'UN GROUPE SCOLAIRE DANS LE BOURG

Décision de la construction d'un groupe scolaire au bourg car l'école de garçons a besoin de réparations urgentes (*toiture*) et l'école de filles n'a pas de préau ; la place publique (*actuelle place de l'Église*) n'est pas convenable pour servir de cour. De plus, la location pour l'école de filles coûte 700 francs. Le terrain pourrait être celui de madame veuve Picard (*qui louait un bâtiment*



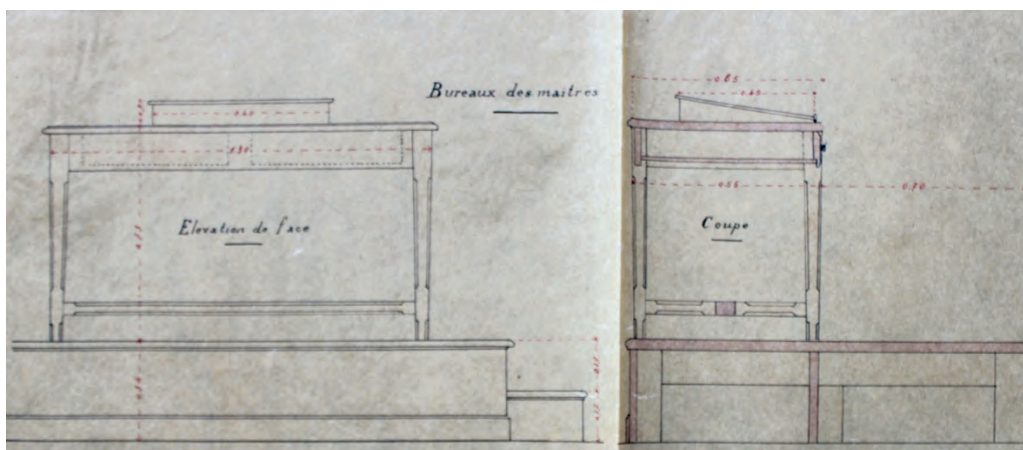
servant de classe), près de l'école privée des filles (*rue du Chai*), sinon le champ de foire (*à la sortie, rue du Chai*). Monsieur Braud, agent-voyer cantonal est chargé des plans et devis [CM (*Conseil municipal*) du 24 juillet]. Le bail de l'école de filles n'est pas reconduit [CM du 4 septembre].



▲ Plan dressé par l'architecte Braud en 1905. Le terrain prévu se trouve à côté de l'école libre de filles.

1905

Une lettre du sous-préfet du 21 décembre 1904 met en demeure de présenter un projet. Mais madame Picard ne veut pas vendre d'où retard [CM du 3 janvier]. Bail à ferme pour l'école de filles chez Joseph Cottureau (*rue des Granges Cathus*) [CM du 5 février]. Choix d'un terrain : maintien du projet sur le terrain de madame Picard situé près de l'école privée des filles (*rue du Chai, actuellement maison rénovée avec pierres apparentes*) [CM du 17 mai]. Devis des travaux : 37 504,93 francs hors achat de terrain [CM du 12 septembre].



◀ Plans des meubles prévus pour les salles de classe, dressés par l'architecte Braud en 1905.

1906

Installation des instituteurs, à partir du 30 septembre 1906 : M. Favriau pour l'école des garçons (*ancienne mairie de Saint-Hilaire sur la place*) et Mme Favriau pour l'école des filles (*parents du colonel Favriau*) [CM du 26 septembre]. Création de deux postes d'adjoints au groupe scolaire.
« La construction du groupe scolaire doit comprendre 2 classes... et des logements pour un adjoint et une adjointe » [CM du 11 novembre].

1908

Choix du terrain : le champ de foire, à la sortie du bourg, est retenu. Il faut aussi acquérir une parcelle à Mme de la Rochethulon [CM du 27 septembre].

1909 : CHOIX DU LIEU

Le Conseil municipal donne l'autorisation au maire d'acheter un terrain soit à Mme de la Rochethulon soit à Mme Picard [CM du 7 février].

Décision de construire le groupe scolaire au champ de foire. Achat d'une parcelle à Mme de la Rochethulon [CM du 11 juillet].

Le préfet souhaite lancer l'expropriation de madame Picard. Refus (*du Conseil*) [CM du 23 septembre].

1911 : DÉBUT DE LA CONSTRUCTION

Crédit pour l'achat du terrain : 500 francs (*à Mme de la Rochethulon*) [CM du 15 janvier].

Emprunt de 25 000 francs à la Caisse nationale des retraites. Création d'une commission pour suivre les travaux : Victor Faivre, Phelippeau [CM du 20 août].

1912

► Date mentionnée sur le bâtiment.
Actuellement Centre Socio-Culturel du
Talmondais, rue du Chai.
Souscription d'une assurance incendie
[CM du 15 décembre].



1913

Réception de travaux : Victor Faivre,
Phelippeau, Bignonneau, Favreau,
Brochard et Chevallier [CM du 9 mars].
Subvention de 3 000 francs de l'État.
Mitoyenneté du mur du groupe scolaire
[CM du 18 mai].
Montant total de l'opération : 27 653,38
francs [CM du 26 octobre].

1931

Électricité mise à l'école [CM du 12 juillet].

1932

Avant le 1^{er} août 1932, l'école était louée à
Mme Soupault [CM du 27 août 1933]. Tout
semble indiquer qu'une classe était fermée
depuis longtemps. Décision de louer le
jardin et le logement du groupe scolaire qui
sont vacants. L'ensemble devra être laissé
si un instituteur ou une institutrice était
nommé(e) [CM du 27 décembre].

Resumé général.

Art. 1	Maçonnerie et finies	12 751 65
2	Pierre de taille granitique	562 07
3	Pierre calcaire	2 248 09
4	Charpente	4 707 28
5	Menuiserie	3 196 57
6	Plâtrerie	1 617 15
7	Serrurerie	1 348 89
8	Couverture	4 252 08
9	Linducerie	887 55
10	Peinture et viterie	632 98
11	Mobilier scolaire	466 56
Total général		29 615 87
à déduire rabais 15%		3 850 06
Reste dû		25 765 81

*Arrêté le présent mémoire à la somme de Vingt cinq mille sept cent
soixante cinq francs quatre vingt un centimes par l'architecte soussigné
Evalué le 22 Décembre 1913.*

J. Braun

*Reçu:
L'Entrepreneur,
H. H. H.*

*Pe.
Le Maire,*

1940 : RÉFUGIÉS ARDENNAIS ET ALLEMANDS

Depuis quelques années, c'est la famille Doux Joseph (*maçon*) qui occupe l'ex-logement de fonction (*partie nord du bâtiment, actuellement salles de réunions et de musique*).

En mai-juin, des réfugiés des Ardennes sont logés à l'école .

Voir l'article dans ce numéro sur les réfugiés ardennais. De mémoire de témoins, il semble que l'école n'avait plus d'élèves à cette époque ?!

Le **9 juillet 1940, les Allemands arrivent** à l'école et occupent une partie de l'école [CM du 9 mars 1944]. Les Allemands mettent leurs chevaux sous les préaux.

De grandes écuries sont construites (*en dur !*) par la suite dans le jardin (*actuellement où se trouvent les roués de boules*).

L'école devient le lieu de rassemblement où les soldats viennent à la cantine et prennent les chevaux pour leurs missions. La cohabitation entre ceux qui sont logés à l'école et les Allemands est difficile. La famille Doux, ayant commencé à transformer les anciennes écuries en habitation, au Rosais, chez le grand-père, partira dès qu'elle le pourra. Dès fin juillet 1940, la famille de réfugiés Weber partira de l'école. Les autres repartiront dans les Ardennes le 18 novembre 1940.

Saint-Hilaire de Talmont compte 2 530 habitants.

1944

Fin août 1944, les Allemands partent et « laissent tout sur place : les papiers... ».

1945

Après la guerre, il est demandé de faire une évaluation « des dégâts causés par les Allemands ». Me Berluteau, métreur aux Sables, est chargé de cette tâche.

Estimation du coût des travaux : 4 262 francs [CM du 16 septembre].

1946

La partie nord du groupe scolaire, étant « inhabitée depuis le départ des troupes allemandes qui ont d'ailleurs saccagé ces locaux », sera louée à un artisan (*le forgeron, qui habitait près de l'école*) du village : M. Renaudeau Aristide... « à condition que le local soit libre tous les ans au 1^{er} octobre » [CM du 3 décembre].

L'école a dû rouvrir cette année-là. Mme Rocard Jeanne est l'institutrice de l'école. « Comme élèves, il y avait Guy et Fernand Caillaud. Ils étaient auparavant à l'école de Talmont. » Georges Drapeau est arrivé en cours d'année ; il était à Avrillé au début de l'année scolaire !

1947

L'école n'a plus qu'un élève : Georges Drapeau. Il vient tous les jours à pied ou à vélo du Poteau (*route d'Avrillé*). Les institutrices se sont succédé : Mmes Mairand (*2 ans*), Mme Cheminades (*1 an*), puis Mme Pitou. Pendant 4 ans, l'effectif n'évoluera pas. « Une année, pendant quelques mois, un élève (*Morat*) des Sables est venu. Celui-ci avait été mis en pension dans une famille du bourg de Saint-Hilaire. »

1952

À la rentrée, l'école a deux élèves : Georges Drapeau (*13 ans*) et Claude Chusseau (*9 ans*). Une fille viendra suivre les cours seulement l'après-midi ; celle-ci voulant repasser son certificat d'études. Ulysse Quaireau, qui était à Talmont, viendra en cours d'année.

L'institutrice est alors Mme Pitou. L'année suivante, Claude reste tout seul avec sa maîtresse !

1954

Les jumeaux Jean-Pierre et Bernard Chusseau rejoignent leur frère Claude.
Leur institutrice est Mme Hiribarn. Elle restera jusqu'en 1956. « Le midi, elle préparait une soupe.
Il n'y avait pas de cantine. On mangeait dans la classe ! »



◀ La classe au complet est donc composée des trois frères Chusseau !



Les trois frères Chusseau à la cantine, dans la salle de classe. ▲

◀ Madame Hiribarn Latapie, institutrice de 1954 à 1956.

1957-1958

Depuis le 1^{er} novembre 1957, le logement de l'école des garçons est occupé par M. Violleau Roger [CM du 28 novembre 1972]. Achat de tables, d'armoires, de tableaux... pour les écoles publiques de Saint-Hilaire, pour « l'amélioration de l'hygiène des locaux scolaires et le mobilier... » [CM du 9 août].

La nouvelle institutrice s'appelle madame Simoneau.



Les effectifs augmentent progressivement. En fin d'année, une sortie est organisée à la plage du Veillon. « Madame Simonneau faisait la navette avec sa 2 CV pour amener les élèves à la plage. » Elle partira de Saint-Hilaire pour la Bretagne. Elle sera remplacée par M. Couronneau. Celui-ci terminera sa carrière à Peault (85).

1965

Le nouvel instituteur est M. Briaud. Il restera à l'école jusqu'en 1972. Une association de parents d'élèves existe. Le président est M. Bouron Guy puis Henri Chiron.

« Les enfants venaient à pied ou à vélo. Ceux qui étaient éloignés de l'école apportaient leur panier. Ensuite, une cantine a été organisée au café à Saint-Hilaire chez Eugène Robin. » Puis, une partie du préau a été fermée, pour y faire une cantine.

1968 : CRÉATION D'UNE CANTINE

Subvention à la cantine scolaire du bourg.
M. BRIAUD, l'instituteur, en est le gestionnaire.
154 francs sont versés au Comité de parents d'élèves [CM du 1^{er} août].

► *Le préau fut fermé pour faire une cantine, actuellement salle d'activités au Centre socio-culturel du Talmondais.*



« La cantinière était la femme de l'instituteur. Pour les repas, les parents apportaient des légumes ou autres. La cantinière achetait ce qu'il fallait en plus et faisait payer les élèves qui venaient à la cantine. »

Il y a eu jusqu'à une vingtaine d'enfants à la cantine. Parmi les cantinières, il y a eu Mme Briaud, Jeannette Doux (en 1969) et Yvette Drapeau née Michaud.



« Des concours de cartes étaient organisés au profit de l'école, à l'automne. Une tente était mise le long du mur de la classe afin d'accueillir les joueurs. Il y avait une bourriche, des palets... Cela permettait d'offrir des cadeaux à Noël, d'organiser un voyage... »

En 1972, M. et Mme Briaud partent près des Sables d'Olonne.

Les derniers instituteurs seront : Mme Tignola de 1972 à 1973, M. Maligorne de 1973 à 1974.

Celui-ci avait enseigné à la fin des années 60 à l'école publique de la Guittière.



▲ Dernière année pour les grands qui vont passer leur certificat d'études.

1974 : FERMETURE DE L'ÉCOLE

Le 1^{er} janvier 1974, fusion entre les communes de Talmont et Saint-Hilaire de Talmont [CM du 6 décembre 1973]. Décision de la fermeture de l'école [CM du 12 février 1974].

Fermeture de l'École Publique du bourg de St Hilaire
M. le Maire expose au Conseil Municipal que l'Inspecteur d'academie propose la fermeture de l'école publique du bourg de St Hilaire en raison du faible effectif des élèves. Les élèves actuellement scolarisés à cette école seraient regroupés à l'école publique de Talmont et à l'école publique du Moulon des Landes. M. le Maire ajoute qu'il a consulté à ce sujet les parents d'élèves qui n'ont formulé aucune objection à la fermeture de cette école.
Le Conseil Municipal accepte donc la proposition faite par Monsieur l'Inspecteur d'academie par lettre du 24 janvier 1974.

L'instituteur est alors M. Maligorne. Certains élèves vont suivre la scolarité à l'école du Moulin des Landes, d'autres au groupe scolaire de Talmont. La classe et le logement de fonction resteront vacants plusieurs années. La partie du bâtiment côté nord est louée depuis de nombreuses années à M. Violleau père puis fils, maçons. L'autre logement de fonction – libéré en 1974 – est par la suite loué successivement aux familles Chusseau et Herbert.

1982 : DÉBUT DU CENTRE CULTUREL DU TALMONDAIS

Cette année-là, la municipalité décide de mettre à disposition du Centre Culturel du Talmondaï, l'ancienne classe (*actuellement Salle Uni-vers*) et l'appentis. La grande salle servira pour les réunions et les activités.

L'appentis sera aménagé en un laboratoire pour le club photos et un petit bureau pour l'animateur « Nature » dont la principale activité est la découverte des marais salants, l'ostréiculture et d'autres aspects du Talmondaï (*histoire, géologie biologie...*).

1996 : AGRANDISSEMENT DU CENTRE SOCIO-CULTUREL

Les locataires des anciens logements de fonction étant tous partis, la commune mettra à disposition, petit à petit, l'ensemble des bâtiments de l'école pour répondre aux besoins des activités du Centre culturel. Des aménagements seront réalisés en plusieurs tranches : 1996-1997 : réalisation d'un Foyer de jeunes – 2001 : aménagement de la salle Uni-vers – 2004-2005 : extension, transformation et mises aux normes – 2006-2007 : réalisation des roués de boules en bois – 2011 : création d'un local pour les boules en bois.

Lors des travaux de rénovation de la salle Uni-vers, on a enlevé le plancher de l'ancienne classe pour faire la dalle en béton. On a découvert quelques restes de l'Occupation allemande, sans doute cachés après le départ de l'occupant (*par ?*) car, comme mentionné dans les délibérations du Conseil municipal ou/et lors des témoignages, « tout avait été laissé en l'état après un départ précipité ».

Gérard TRINEAU

Sources : Archives municipales, Archives du Centre Socio-Culturel

Crédits photos : DUDIT, ROBIN, CHUSSEAU Claude et Jean-Pierre, Mme BRIAUD, TRINEAU.

Remerciements : DOUX Gérard et Jeannette, DRAPEAU Georges et Yvette, BOURON, CHUSSEAU Claude, Bernard et Jean-Pierre, d'anciens élèves et parents d'élèves, Mme BRIAUD, Mme HARIBAN-LATAPIE, M. MALIGORNE...

> Les cimetières : des musées à ciel ouvert

Vous est-il arrivé de vous promener dans les cimetières, de voir ces sculptures sur les tombes, et de vous demander ce que cela signifie ? Voici quelques clés pour les déchiffrer.

⇨1 *Tombe d'un prêtre avec la présence d'un **ciboire**. Le prêtre est, en effet, la seule personne habilitée à fractionner le pain et boire le vin. L'inscription **JHS** (= IHS) signifie Jésus, Hominum Salvator – Jésus, Sauveur des Hommes.*



⇨2 *Tombe d'un enfant : avec la **colonne brisée** qui évoque la mort prématurée d'un jeune homme. Le **lierre** qui l'entoure est le symbole de l'attachement et de l'éternité.*



⇨3 *Le **flambeau**, ici au centre de la couronne, représente la vie éternelle.*



⇨4 *Le **cœur** représente la charité. Il peut être sculpté dans le monument ou être déposé afin d'évoquer l'amour pour le défunt. C'est plus souvent le cas pour de jeunes personnes décédées. Le cœur sera surmonté d'une flamme et entouré d'une chaîne qui représente la chaîne de la vie.*



⇨5 *Le **chapelet** invite le passant à prier pour le défunt.*

⇨6 *La **couronne** symbolise l'éternité sans début ni fin.*

⇨7 *Ces belles **croix de fer** sont très intéressantes et chargées de symboles.*

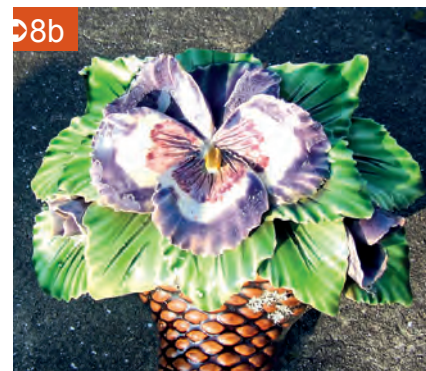


➤8 *Le roseau plie devant la mort mais ne rompt pas à la vie éternelle.*

Le blé : la mort et la renaissance.

➤8b *La pensée parle d'elle-même, pensée pour le défunt.*

➤9 *La colonne tronquée se trouve généralement sur la tombe d'un homme entre 20 et 45 ans.*



➤10 *Croix de guerre : sépulture d'un soldat.*

➤11 *La tombe d'un libre penseur : le compas et l'équerre symbolisent la construction du Temple idéal de l'humanité dont le modèle demeure le Temple de Salomon, pour les francs-maçons. Ils peuvent avoisiner une étoile à cinq branches, avec la lettre G.*



➤12 *Une autre tombe de prêtre : le ciboire, le bréviaire, et l'étole.*

➤13 *La clôture délimite l'espace sacré (la tombe) de l'espace profane. Elle peut se matérialiser sous forme de bornes reliées entre elles par une chaîne, d'une haie végétale ou d'une grille.*



➤14 *Cette croix est constituée par des tubes de métal zingués. Les 4 extrémités sont obstruées en général par des bouchons. La face de ces bouchons est parfois lisse, mais le plus souvent décorée comme ici avec du lierre, symbole d'éternité et d'attachement. Ces croix sont rares.*

Apprenez à découvrir ou à redécouvrir nos cimetières. C'est un patrimoine qu'il faut protéger et sauver car notre histoire y est écrite.

Liliane Richard

Crédits photos : Liliane Richard

Sources : Gabut J.J. (2008) – *Les symboles de la Franc-Maçonnerie*, Éditions Dervy, 228 p.
Jacky Legge, conservateur du patrimoine architectural des cimetières de Tournai, pour l'ensemble de ses ouvrages sur le patrimoine funéraire.

► L'équipe de football des Loups de Mer

Si les Zèbres talmondais portaient bien haut les couleurs de Talmont, Saint-Hilaire de Talmont avait aussi son équipe de football, « Les Loups de Mer ». Créés en 1948, « Les Galvesses » (espèce de crabes) ont vu le jour au Querry-Pigeon. Le maillot est vert. Le président est Pierre Vrignon, le secrétaire Ariste Forge. Le terrain de football se trouve à la Villa de la Paix à Bourgenay. Un autre terrain aux Granges-Cathus sert pour des matchs amicaux. En 1952, le club arrête faute de joueurs.



▲ À ANGLES, SUR LE TERRAIN DE LA JEANNE D'ARC, ÉQUIPE SENIOR > De gauche à droite :

Debout : Jean Violeau, Marcel Baudry, René Martin, Roland Malgarini, Robert Bellier, Denis Ravon, Ariste Forge.

À genoux : Yvon Marionneau, Michel Billet, Jean Charneau, Alain Charneau, Robert Billet



▲ L'ÉQUIPE RÉSERVE DES LOUPS DE MER, LE 24 AVRIL 1948 > De gauche à droite :

Debout : Michel Prouteau, Louis Fournier, Gaby Tessier, Louis Trichet, Roger Neau ?.

À genoux : Guy Richard, Gilbert Favreau « la terreur de l'arrêtai », Alain Ravon, Gabriel Favreau, Armel Tessier.



▲ TOURNOI DE SIXTE SUR LE TERRAIN DE LA VILLE > De gauche à droite :

Debout : Denis Ravon, Jean Charneau, Lionel Vrignon.

À genoux : Ariste Forge et Alexandre Menanteau.



▲ **TOURNOI DE PÂQUES À JARD-SUR-MER LE 14 AVRIL 1968**

Arsène Robin, Jean-Luc Arrivé, Jean-Yves Arrivé, Jacques Robin.

Les Loups de Mer se reforment en 1966.

André Beignon devient président du club. Mademoiselle Colette Degast, institutrice à l'école Notre-Dame de Bourgenay, est la secrétaire. Le trésorier est Lionel Vrignon.

Le maillot devient orange. En 1968, il passe jaune avec un liseré noir. Le short est rayé noir et jaune.

Le terrain se situe à la petite ferme de Bourgenay, propriété de madame Lynier, et est cultivé par Georges Buffet. Il a été loué « pour deux charretées de foin » mais a dû être abandonné dès le mois de novembre. Il se déplace au lieu-dit « Le champ du Bois » (à l'emplacement du lotissement actuel des Fougères).

Loué pour 15 ans; le club a aménagé le terrain et les buts. Les vestiaires sont fabriqués par Félix Perroy. Ce terrain a servi jusqu'en 1977.

Le club dispose d'une équipe senior qui évolue en 3^e division et d'une équipe réserve. Félix Perroy et Lucien Richard mettent en place des équipes minimes, cadets et juniors en 1967.



▲ **1968**

Max Tenailleau, Bernard Vrignon, Arsène Robin, André-Guy Beignon.



▲ **ÉQUIPE JUNIOR 1969** > De gauche à droite :

Debout : André Beignon, ? Cellier, ? Gautreau, Dominique Herbert, Christian Vrignon, Yannick Vincent, ? Goulpeau, Guy Robin, Arsène Robin (dirigeant) ? Goulpeau (dirigeant).

À genoux : Colette Degast, Daniel Beignon, Jamy Thomas, Jeannot Richard, André Lambert, Bertin Joussemet.

Serge Guesdon prend la présidence du club en 1971.

Le siège social se trouve au café Bouville (aujourd'hui la Trinquette) en 1978.



▲ 1977, TERRAIN DU VEILLON > De gauche à droite

Debout : Alain Vincent, Guy Robin, Christian Potier (curé), Michel Couturier, Roger Tenailleau, Serge Vrignon, Bernard Vrignon.

À genoux : Jacques Robin, Christian Vrignon, Philippe Tessier, Michel Poiraud, André Poiroux.



Un terrain, rue du Chèvrefoy (terrain actuel), est acquis par la commune de Saint-Hilaire de Talmont à madame Lynier en 1977. Il est terrassé, nivelé et ensemencé par la société de football qui fait un prêt auprès du Crédit Agricole. La commune finance le drainage. Les vestiaires sont réalisés par le club grâce à un don de 3 500 francs (source : Bulletin municipal 1979). En attendant les travaux, le club joue une saison à Beauregard.

Serge Guesdon passe la main en 1984 à Bernard Liaigre. Daniel Ferré devient président en 1989 avant de laisser son poste à André Gérard, pour la dernière saison des Loups de Mer en 1991-1992, avant de fusionner avec les Zèbres talmondais.



◀ De gauche à droite :

Debout : ?, Didier Joubert, Hervé Guibert, Philippe Tenailleau, Gilles Gaudin, Jean-Yves Vivet.

À genoux : Jean Tessier, Patrick Mothais, Thierry Joubert, Thierry Tessier, Bruno Logeais, Henri Martineau, Francis Rafin.



▼ *Jubilé Didier Joubert 1988*



▲ *Dernier match après la fusion avec le club de Talmont, le 25 août 1992 sur le stade du Query-Pigeon. L'équipe est composée des anciens joueurs des Loups de Mer de 1947 à 1953.*

Christelle Boulineau et Bernard Deslandes

Crédits photos : Ariste Forge, André-Guy Beignon, Louis Trichet, Jacques Robin, Alain Vincent, Bernard Liaigre.

> Insécurité et bouleversements climatiques : le quotidien des habitants du Talmondais au XV^e siècle

À la fin du Moyen Âge, le seigneur de Talmont est un des plus puissants seigneurs du Bas-Poitou. Sa seigneurie s'étend alors du nord au sud, du Jaunay au Lay, et d'est en ouest, de l'Yon à l'océan. À la veille des temps modernes, le quotidien des habitants des campagnes talmondaises situées entre Grosbreuil et le fleuve Lay est rythmé par des événements climatiques et politiques particulièrement destructeurs. Les premières décennies du XV^e siècle sont marquées par un climat d'insécurité permanent et les rivalités entre les grands seigneurs bas-poitevins tournent au conflit armé. De nombreuses bandes armées ruinent le pays. S'ajoute à cela une longue série de phénomènes météorologiques dévastateurs.

LA NATURE EN COLÈRE

Au cours du XV^e siècle, les campagnes talmondaises subissent les « malheurs des temps » : tempêtes, hivers rudes et sécheresses sont le quotidien des Talmondais.

Durant l'été 1414 ou 1415, le niveau pluviométrique est excessivement bas, à tel point que le receveur des comptes du seigneur de Talmont note que certains prés de Moricq (Angles) n'ont pas d'herbes à faucher à « cause de la secheresse qui a esté trop grande ». Quelques années plus tard, c'est tout l'inverse qui se produit, avec de fortes inondations. L'herbe des prés situés dans les marais de La Tranche-sur-Mer ne peut être vendue « pour cause des ayves qui ont esté dedans et encores sont ».

Depuis la seconde moitié du XIV^e siècle, le « Petit âge glaciaire » s'installe tout doucement en Europe, avec pour principale conséquence un net refroidissement des températures. Un siècle plus tard, les hivers sont de plus en plus rudes. Durant l'hiver 1467-1468, le froid et la neige sévissent. Le poids de la neige fait même céder le toit du grenier du château de Talmont. L'hiver 1480-1481 est tout aussi rigoureux, et l'année 1481 est marquée par des conditions climatiques exécrables.

Pour les populations côtières, les phénomènes météorologiques les plus dévastateurs et les plus éprouvants restent les tempêtes. **Les incursions marines dans les terres font partie du quotidien des Talmondais.** Par exemple, en 1483-1484, la mer déchaînée et gonflée par la tempête s'engouffre dans les terres et inonde les marais situés entre Longeville, Angles et La Tranche. En 1467-1468, lors d'une forte tempête, les sables de la mer submergent des jardins entre Jard-sur-Mer et Longeville. Plusieurs habitations à La Tranche-sur-Mer sont également ensevelies définitivement par le sable dans les années 1480. Sur l'ensemble du littoral talmondais, les populations sont impuissantes face à ces « vimaires de sable ».

UNE INSÉCURITÉ PERMANENTE

Depuis la fin des années 1370 et la reconquête française en Poitou, la guerre s'est éloignée du Talmondais. Mais l'accalmie est de courte durée. En 1412, le conflit entre Armagnacs et Bourguignons gagne le Bas-Poitou, ramenant avec lui les gens de guerre. Le seigneur de Talmont de l'époque, Pierre II d'Amboise, est armagnac et favorable à Arthur de Richemont.

Le début du XV^e siècle est inévitablement marqué par les bandes armées, véritables fléaux aux yeux des populations qui les subissent.

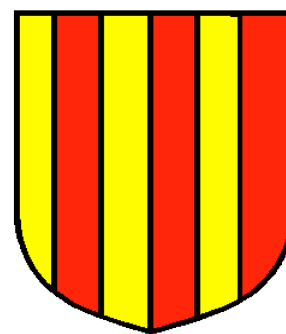


Durant l'année 1414-1415, le moulin à vent de Longeville ne peut être réparé car personne ne veut se rendre à l'Hermenaut pour aller chercher une nouvelle meule par crainte de la soldatesque de Vouvant.

La situation n'est guère mieux en 1417-1418. Le seigneur de Talmont envoie le seigneur de Pouzauges récupérer 2000 livres tournois à Talmont, dans la tour du Trésor du château, pour les ramener à Thouars. La mesure semble exceptionnelle puisque l'argent était habituellement « mis et laissé en ladite tour du trésor ». La sécurité n'étant plus assurée dans la région, le seigneur préfère mettre à l'abri ses « trésors » dans son château de Thouars, mieux protégé. Cette même année, un messenger, effectuant la liaison Thouars-Talmont, a été détourné par des brigands en chemin. Dans ce climat d'insécurité, le seigneur n'hésite pas à utiliser les grands moyens pour faire face aux bandes armées qui rôdent dans la région. Ainsi, en cette année 1417-1418, une escorte armée composée de 60 chevaux

est envoyée à Marans pour escorter deux officiers, se rendant à Talmont, par crainte des gens de guerre de Parthenay. Le seigneur de Parthenay soutient le parti des Bourguignons, contrairement au seigneur de Talmont.

Les rivalités seigneuriales empirent dans les années 1420 et 1430. À partir de 1427, Arthur de Richemont et Georges de La Trémoille se livrent à une véritable guerre. Suivant la même politique que son prédécesseur, Louis d'Amboise, seigneur de Talmont, soutient Richemont. Il entre donc en conflit avec Georges de La Trémoille. Les rivalités entre Louis d'Amboise et Georges de La Trémoille ne cessent qu'en 1434 avec la confiscation des biens du premier. Pendant cette période de troubles, les grands seigneurs du Bas-Poitou s'attachent les services de « brigands » qui ruinent les campagnes talmondaïses. Il faut attendre le début des années 1440 pour voir le calme revenir peu à peu dans la région. Jusqu'à cette date, les populations locales sont continuellement soumises à la soldatesque et à la rapine, et vivent dans la crainte.



▲ Blason de la famille d'Amboise

Fabien CHANSON

Source : « Les comptes de la seigneurie de Talmont (1412-1499). Étude économique et sociale du Talmondaïse à la fin du Moyen Âge », mémoire de Master 2 Histoire Recherche soutenu à l'Université de La Rochelle en 2008.

> Les « Garcillière »

De part et d'autre de la route de Talmont à Grosbreuil, quatre habitations portent le même nom « La Garcillière ». À l'est de la route, au bout d'une grande allée, se trouve « La Garcillière ». À l'ouest de la route se trouvent successivement, en venant de Talmont, « Le Logis de La Garcillière », puis caché dans un petit bois « Le Château de La Garcillière » et enfin « La Grande Garcillière ».

Si le Logis et le Château sont de construction relativement récente et ont repris le nom du lieu-dit, il n'en n'est pas de même de La Garcillière originelle. Les anciens Talmondais la connaissent d'ailleurs sous le nom d' « Ancienne Garcillière », voire sous celui plus évocateur de « Vieux Château de La Garcillière ».

Serions-nous sur le site d'une ancienne maison noble ?



◀ Mme Milheau, éditions la Roche sur Yon.
Coll. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire

DES TRACES D'OCCUPATION ANCIENNES

La Garcillière figure parmi les sites de la commune où ont été identifiés des vestiges protohistoriques par une enquête archéologique en 1998. Le site de La Garcillière présente une enceinte curvilinéaire de datation inconnue.

ORIGINE

Le nom du lieu serait mentionné dès 1140 sous la forme latine de « Garaléria ».

La première carte que nous possédons est celle dressée par Claude MASSE⁽¹⁾ en 1703. La Garcillière y apparaît distinctement sous forme de bâtiments encadrant une cour carrée.

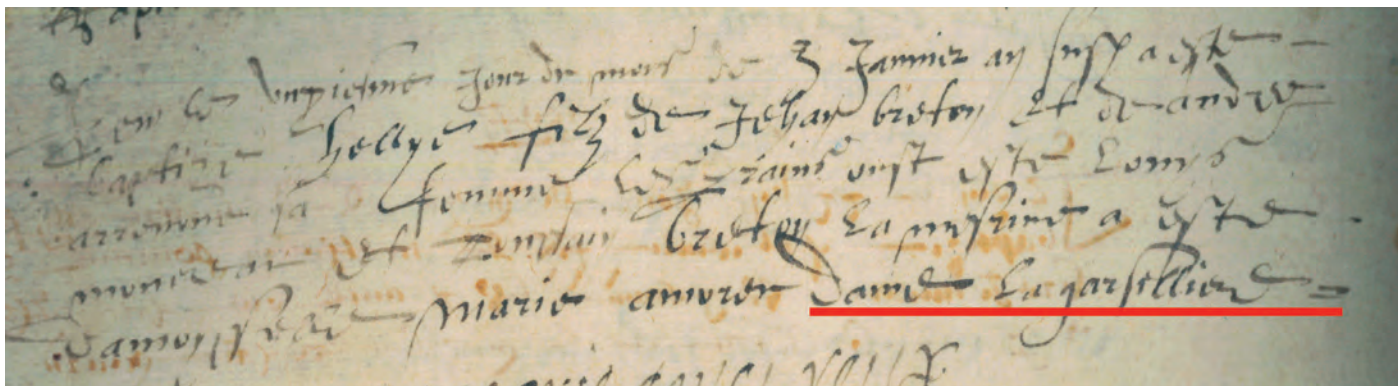


Crédit : BNF GE FF 18595 (132). Carte générale de la France N° 32, file 93.

La carte de CASSINI, vers 1750, fait aussi apparaître « La Garcillière du Bois », dernier pôle d'habitation au nord de Talmont avant une étendue de landes incultes sur la route de Grosbreuil. La symbolique cartographique n'indique pas la présence d'une maison noble.

Et pourtant...

Les registres paroissiaux de Saint-Hilaire de Talmont conservent la trace d'une « Dame de La Garcillière » qui en mars 1595 signe ce registre comme marraine d'un enfant.



▲ *Registre paroissial Saint-Hilaire de Talmont 1587-1607. Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire*

D'autres textes mentionnent au cours des XVI^e et XVII^e siècles des BAUDRY, seigneurs de La Garcillière. L'un de ces textes évoque, en 1564, une dame BIENVENUE, veuve d'Antoine BAUDRY, écuyer, seigneur de La Garcillière, qui « rend aveu pour la maison noble de La Garcillière, au seigneur de la Bénatonnière, à Grosbreuil »...

Enfin, en 1622, Ulysse BAUDRY, écuyer, seigneur de La Garcillière et de l'Estang, épouse Claude de PLOUER, héritière de la Burcerie à La Boissière-des-Landes, veuve de François de LA FOREST et fille de François de PLOUER, seigneur de la Burcerie. C'est peut-être à cette date que les BAUDRY quittèrent La Garcillière pour s'installer à La Burcerie⁽²⁾. Et La Garcillière fut sinon abandonnée, du moins cédée à d'autres propriétaires qui n'habitèrent plus sur le domaine.

Au XIX^e siècle, la terre de La Garcillière se trouve appartenir à la famille du Bessay. Paul Isaac Benjamin du BESSAY épouse Geneviève Nelly Henriette GAZEAU de la BOISSIERE qui réside à La Bénatonnière, commune de Grosbreuil.

LA GARCILLIÈRE, OU PETITE GARCILLIÈRE, OU MAISON DE LA GARSILLIÈRE, OU ANCIENNE GARCILLIÈRE, OU VIEILLE GARCILLIÈRE, OU VIEUX CHÂTEAU DE LA GARCILLIÈRE...

Le plan cadastral de 1828 fait apparaître sous le vocable « La Garsillière », à l'est du chemin de Talmont à Grosbreuil, un ensemble de bâtiments importants, probablement ce qui subsiste de l'ancien manoir des BAUDRY, seigneurs de La Garcillière.



▲ *Cadastral napoléonien Saint-Hilaire de Talmont 1828 – Section B2. Archives municipales de Talmont-Saint-Hilaire.*

La famille de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY⁽³⁾ apparaît sur les registres de recensement de Saint-Hilaire de Talmont dès 1862 à La Garcillière. Le château que nous connaissons aujourd'hui ne pouvait pas être terminé ; habitaient-ils déjà ce nouveau château où s'étaient-ils installés temporairement dans l'ancien logis ?

Au début du XX^e siècle, le vieux château de La Garcillière sera partiellement rasé. Un seul bâtiment, à usage d'habitation, subsiste aujourd'hui sous le nom de « Garcillière » ; c'est le dernier vestige de la maison noble de La Garcillière.

LE (NOUVEAU) CHÂTEAU DE LA GARCILLIÈRE

La construction du nouveau château est confiée à l'architecte Paul GUILLEROT⁽⁴⁾. Les plans sont datés des années 1859 pour le gros œuvre, de 1869 pour les aménagements intérieurs.



Outre le château, la construction inclut l'ensemble des communs et de nouveaux bâtiments d'exploitation agricole à proximité du château. Ce sont ces bâtiments qui portent aujourd'hui le nom de « Logis de La Garcillière », mais qui ont été également appelés « Métairie de La Garcillière » puisque étaient regroupés dans cette construction à la fois les communs et les bâtiments de l'exploitation agricole.

Il apparaît cependant que les terres de La Garcillière et le château n'ont jamais été la propriété du comte et de la comtesse de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY, mais sont restés la propriété du comte et de la comtesse du BESSAY ; ces derniers légèrent leurs biens lors de leur décès non pas à leur fille, décédée dès 1871, mais directement à leurs petits-enfants.

◀ Armoiries des familles de Beaumont et de Bessay au château de La Garcillière.

LA VIE DE FAMILLE AU CHÂTEAU

Le château enfin complètement terminé, entre 1873 et 1875, le comte de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY et ses enfants l'habitent effectivement.

Le recensement de 1876 indique que le comte de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY habite maintenant le château de La Garcillière avec deux de ses enfants : Marie-Antoinette, 20 ans, et Henriette, 19 ans. Le personnel de maison est encore très nombreux, mais l'institutrice (présente en 1866, remplacée, les enfants ayant grandi, par un professeur en 1872) n'est plus là. Par contre, un aumônier est installé à demeure au château. Les deux garçons ont quitté La Garcillière, sans doute pour poursuivre leurs études, ainsi que la fille aînée mariée à Saint-Hilaire de Talmont en novembre 1876 au comte de GUERRY de BEAUREGARD.

En 1881, Marie-Antoinette et Henriette, 25 et 24 ans, sont toujours là, mais également le cadet des garçons, Soffrey, qui a maintenant 17 ans, et Jeanne, 15 ans.

En 1886, Henriette, devenue religieuse, a quitté La Garcillière, mais l'aîné des garçons, Amblard, y est revenu avec son épouse Marguerite de COUESNON.

Le comte s'implique dans la vie politique locale et devient maire de Saint-Hilaire de Talmont en 1888.

En 1891, seuls Marie-Antoinette (elle a maintenant 35 ans et restera célibataire) et Soffrey vivent avec leur père. Amblard est parti habiter le château de La Bénattonnière à Grosbreuil, dont il deviendra maire l'année suivante.

En 1892, le comte est probablement très malade car il ne se représente pas aux élections municipales, laissant le soin à Soffrey de le remplacer comme maire. Il décède d'ailleurs rapidement, le 20 mai. Soffrey de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY⁽⁵⁾ est donc maintenant un notable ; propriétaire, car ses grands-parents maternels lui lèguent le château⁽⁶⁾ et toutes les terres alentour, et maire de sa commune.

Dès 1894, il modernise en faisant installer le téléphone entre le château et la « Vieille » Garcillière. Il installe l'éclairage au gaz dans le hall et le grand escalier, ainsi qu'un laboratoire photographique au sous-sol.

À partir de 1896, Soffrey, qui est toujours célibataire, vit seul au château. En 1901, il a 37 ans. Le personnel de maison au château est considérablement réduit, mais apparaît un régisseur en charge de gérer les domaines.

En 1900, Soffrey abandonne la mairie.

En 1906, il n'y a plus d'habitants permanents au château...

ABANDON PUIS RESTAURATION DU CHÂTEAU

Le château est effectivement délaissé par Soffrey de BEAUMONT, car celui-ci a épousé une jeune veuve nommée Angela del Carmen Maria de la CARIDAD GONZALEZ ABREU et s'est installé à Nice.

Soffrey, marquis de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY, décède à Nice en 1933. Son épouse reste à Nice où elle s'éteint en 1952. Elle lègue le château de La Garcillière à Luce de TREMONT, épouse de feu le comte Arthur de GUERRY de BEAUREGARD, lui-même neveu de Soffrey (c'est le fils de sa sœur aînée).

Le château, resté longtemps inhabité, s'est considérablement dégradé. La comtesse de GUERRY de BEAUREGARD décide de s'en séparer.

Il est vendu en 1956, avec toutes les terres environnantes. L'acte notarié stipule, concernant l'ensemble des bâtiments, « le tout en très mauvais état ». Les nouveaux propriétaires effectueront les travaux indispensables et l'utiliseront comme résidence secondaire.

Après leur décès, le château et la maison de l'(Ancienne) Garcillière seront revendus séparément et continuent à être habités aujourd'hui.



LA GRANDE GARCILLIÈRE OU LOGIS DE LA GARCILLIÈRE

Sur le plan cadastral de 1828, toujours sous le vocable « La Garsillière », mais cette fois à l'ouest du chemin de Talmont à Grosbreuil, un bâtiment modeste indique la présence d'une exploitation agricole.

Elle a pour nom aujourd'hui « Grande Garcillière », parce que l'exploitation s'étend sur une surface importante.

Pierre Corny

Notes :

(1) **Claude Masse** (Combloux 1651 / Mézières 1737), ingénieur du Roi Louis XIV, cartographe des armées.

(2) **La Burcerie**, logis de l'ancienne maison noble de La Burcerie, situé sur la commune de Nieul le Dolent.

(3) Voir l'article dans ce numéro sur **Marie Antoine Arthur de BEAUMONT VERNEUIL d'AUTY**.

(4) **Joseph Paul Guillerot** (La Roche sur Yon 1821 / La Roche sur Yon 1891), architecte de la ville de La Roche sur Yon, est aussi l'architecte du château du Brandois (La Mothe Achard), et d'autres demeures régionales.

(5) Voir la biographie de **Marie Gabriel Soffrey de BEAUMONT VERNEUIL D'AUTY**

(6) Le **comte et la comtesse du BESSAY** ont légué leurs biens à leurs cinq petits-enfants. On notera qu'à leur décès ils étaient sept petits-enfants vivants ; il est probable que les deux filles qui étaient religieuses n'ont pas bénéficié de cet héritage, au moins en ce qui concerne les châteaux et domaines.

Bibliographie et documents :

De châteaux en logis, itinéraires des familles de la Vendée par Guy de Raigniac

Opération archéologique N° 98065 par Pascale Gadé.

> Inventaire des puits : balade dans le bourg de Saint-Hilaire

Notre recensement des puits nous a amenés en 2012 à Saint-Hilaire. Les puits encore existants sont situés principalement au centre du bourg. Avant l'installation du service d'eau, plusieurs de ces puits étaient à usage collectif et certains équipés d'une pompe.

Conservons les derniers puits qui nous restent, témoins du passé, mais peut-être utiles dans l'avenir ! Vous qui possédez un puits, si nous ne sommes pas passés le photographier, faites-le-nous savoir pour que notre recensement puisse être le plus complet possible !

Contact : Mairie, service des Archives, Christelle Boulineau au 02 51 90 60 42.

André BOCQUIER et Jean-Claude BIRET

↻1 et 2 **Rue du Chai**

(actuellement Centre socioculturel).

Ce puits, situé dans le mur à la limite de l'ancienne école publique de garçons et l'ancienne école publique de filles, possède deux portes, desservant ainsi les deux écoles.



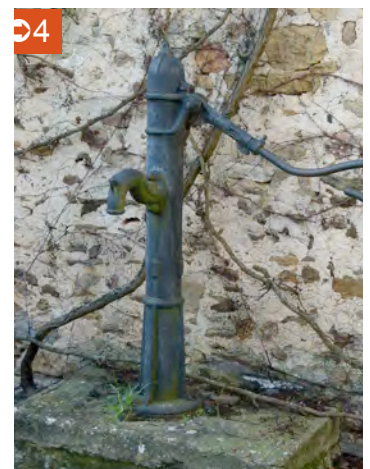
↻3 **Rue des Granges**

Puits rénové alimentant la maison de maîtres attenante.



↻4 **Passage des Granges**

Pompe située sur un puits. Elle servait à distribuer l'eau aux maisons du quartier.



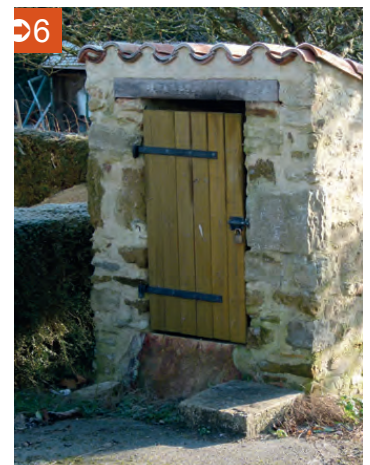
↻5 **Ancien presbytère**

Pompe servant à la cure



↻6 **Rue de la Sainte Famille**

Situé en bordure de route, plusieurs familles pouvaient y puiser leur eau.



> Les comtes de Beaumont Verneuil d'Auty : maires de Saint Hilaire de Talmont

Marie Antoine Arthur de BEAUMONT VERNEUIL d'AUTY

Né à Paris, le 2 août 1822

Décédé à Saint-Hilaire de Talmont le 20 mai 1892

Capitaine de cavalerie, chambellan de Sa Majesté l'empereur d'Autriche

Maire de Saint-Hilaire de Talmont (1888 – 1892)



Issu d'une vieille famille originaire du Dauphiné⁽¹⁾, Marie Antoine Arthur de Beaumont Verneuil d'Auty s'installe en Vendée après son mariage en 1853 avec Mélanie Geneviève Louise du BESSAY, fille du comte et de la comtesse du BESSAY qui habitaient le château de La Bénatonnière à Grosbreuil.

Nous ignorons ce qui lui avait valu le titre de chambellan de l'empereur d'Autriche, qui ne devait pas l'empêcher de devenir, au soir de sa vie, maire d'une commune de la République.

Le couple s'installe au château de la Bénatonnière, chez les beaux-parents d'Arthur de Beaumont, et c'est là que naîtront six enfants, entre 1854 et 1861. À partir de 1862, les enfants suivants naîtront à Saint-Hilaire de Talmont, à La Garcillière, et même, plus précisément – ainsi que l'indique le registre de l'état civil en ce qui concerne le deuxième garçon prénommé Soffrey –, au château de La Garcillière.

Le onzième et dernier enfant naît à nouveau à Grosbreuil, en 1867. La comtesse décède en 1871.

La famille est très croyante puisque deux des filles d'Arthur et Mélanie de Beaumont prendront le voile. Arthur de Beaumont a laissé dans la commune deux ensembles de bâtiments : le château de La Garcillière et sa chapelle qu'il fit construire dans les années 1860, et l'ensemble château et chapelle de Bourgenay, la chapelle reconstruite en 1872 et le logis, baptisé pompeusement château ajouté en 1891⁽²⁾.

Il s'intéresse tardivement à la politique locale, puisqu'il entre au Conseil municipal de Saint-Hilaire de Talmont lors des élections de 1888 ; il est immédiatement élu maire par 19 voix sur les 20 votants. À la fin de la législature, probablement très malade (il mourra quelques jours après les élections de 1892), il ne se représente pas, mais son fils cadet Soffrey, qui, célibataire, vit avec son père au château de La Garcillière, le remplace et est à son tour élu, toujours par 19 voix sur les 20 votants. Quant au fils aîné, Amblard, parti habiter La Bénatonnière, il est à la même date élu maire de Grosbreuil.



▲ *Le château de la Bénatonnière tel qu'il apparaît aujourd'hui. Coll. A. Robin – Fontenay le Comte*



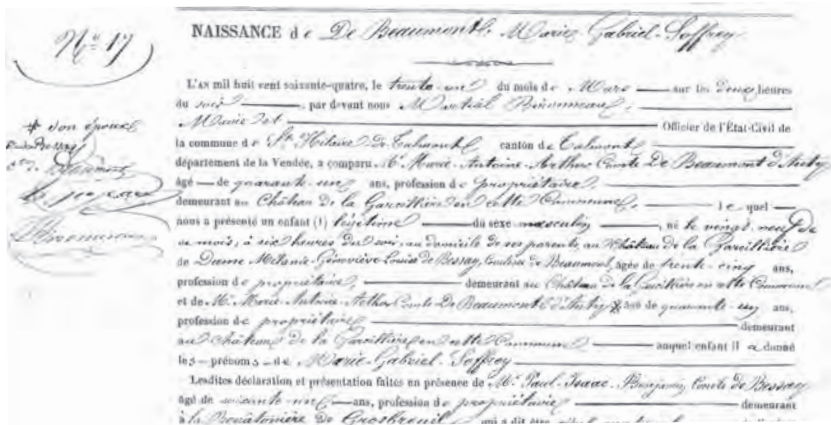
◀ *Le couple est inhumé dans la chapelle Notre-Dame de Bourgenay. Crédit photos : G. Traineau.*

Marie Gabriel Soffrey de BEAUMONT VERNEUIL d'AUTY

Né à Saint-Hilaire de Talmont (château de La Garcillière) le 29 mars 1864

Décédé à Nice le 24 novembre 1933

Maire de Saint-Hilaire de Talmont (1892 – 1900)



▲ Extrait d'acte de naissance de Marie Gabriel Soffrey de Beaumont Verneuil d'Auty.

Registre d'état-civil 1863-1864 Saint-Hilaire de Talmont.

Resté célibataire assez tard, Soffrey de Beaumont demeure au château de La Garcillière d'où il gère les propriétés héritées de ses grands-parents maternels.

Après deux mandats successifs comme maire de Saint-Hilaire de Talmont, il reste au Conseil municipal pendant encore une législature de 1900 à 1904, mais ne se représente pas comme maire, laissant sa place au comte Georges de La Rochethulon.

Ayant quitté la vie politique locale en 1904, il quitte aussi la commune où il ne réside plus en 1906.

En fait, Soffrey de Beaumont a fini par épouser une veuve originaire de Cuba. Fille d'une importante famille de planteurs cubains, Angela del Carmen Maria de la CARIDAD PETRONA GONZALES ABREU⁽³⁾ devait préférer le climat de la Côte d'Azur à celui de la Vendée, car le couple est parti s'installer à Nice, au « Palais Buisine », un bel immeuble situé sur le boulevard de Cimiez.

Les propriétés sont gérées par un régisseur, Hubert Jolly. Le couple revient probablement à La Garcillière pour des séjours de courte durée et l'ensemble de la propriété doit être entretenu, au moins jusqu'au décès de Soffrey de Beaumont en 1933. Le couple n'a pas d'enfant, et Angela del Carmen Maria survivra à son époux jusqu'en 1952.

Pierre Corny



◀ **Blason** : De gueules à une fasce d'argent chargée de trois fleurs de lys d'azur.

Supports : deux sauvages de carnation, armés de massues.

Cimier : une tête de licorne d'argent.

Couronne de marquis.

Devises : IMPAVIDUM FERIENT RUINE ; et : AMITIE DE BEAUMONT.

Cri de guerre : BEAUMONT ! BEAUMONT !

Notes :

(1) Les de Beaumont auraient participé aux croisades, les prénoms des fils (Amblard et Soffrey) reprennent ceux portés par leurs illustres ancêtres.

(2) Voir les articles relatifs à La Garcillière

(3) Angela del Carmen Maria de la CARIDAD PETRONA GONZALES ABREU, née à Santa Clara (Cuba) en 1865. Sa famille est connue pour ses œuvres philanthropiques en partie financées par les profits du théâtre « El Caridad » construit par elle, et toujours en activité.

> Le métier de charpentier

Tailler et assembler des pièces de bois est l'un des métiers les plus anciens, il remonte à la Haute Antiquité. Des personnages nobles de l'Histoire, tels Noé ou Joseph, sont cités dans la Bible. Le charpentier a participé aux plus belles constructions de notre pays : cathédrales, châteaux, maisons à pans de bois...

Les maîtres-charpentiers sont notifiés dans l'Histoire. Ils sont à la base du compagnonnage, issu d'un mouvement ouvrier né près des moines de l'ordre des Bénédictins. Ces ouvriers étaient spécialisés dans la construction religieuse, allant de ville en ville. Au XVII^e siècle, la confrérie des charpentiers se divise en deux : ceux de la « grande cognée » (toiture) et ceux de la « petite cognée » (petits travaux, tels fenêtres, escaliers, coffres... les menuisiers). Les charpentiers se retrouvent tout au long du chantier : des échafaudages en bois aux cintres des arcs, ils interviennent du début à la fin de la construction.



QUELQUES OUTILS



▲ L'herminette



▲ Scie de travers



▲ Fil à plomb

LA SOCIÉTÉ CHAIGNE ET PERROY PRÈS DE LA GARE DE TALMONT



L'histoire de la société Chaigne-Perroy est une histoire familiale. Elle s'est déroulée à Talmont sur deux générations, entre le 11 mai 1898, date de la création de la société, et le 28 mars 1932, date de sa dissolution. Léon Louis Henri Chaigne, né à la petite Gaudinière à Saint-Hilaire de Talmont le 7 décembre 1869, était « compagnon du devoir ».

Il revint de son Tour de France en 1893 au décès de sa grand-mère. Il reprit à Talmont, aidé par M. Morisset, la succession de Jean-Pierre Rouillé, maître-charpentier. L'atelier se situait dans la rue du Centre (actuel Barat'aime). En 1896, Léon Louis Henri Chaigne s'installe avec son demi-frère Firmin Auguste Félix Perroy (né le 19 décembre 1876 à Saint-Hilaire de Talmont), compagnon lui aussi. Leur mère, Marie Craipeau, veuve de Pierre Henri Léon Chaigne (père de Léon), épouse en secondes noces, le 3 mai 1876, Auguste François Firmand Perroy dit Firmin (veuf lui aussi de Léontine Raclet avec qui il a eu trois enfants). Six enfants naissent de leur union : Firmin (Auguste Félix), Marie, Augustine (Joséphine Léontine), Marie (Odile), Marthe (Marie Léontine), Auguste (Joseph Damase). Le 11 mai 1898, les associés donnent une forme juridique à leur affaire.



▲ Léon Louis Henri Chaigne, vers 20 ans, en costume de charpentier. Son nom de compagnon devait être « Poitevin la Bonne conduite » (la conduite étant un terme de compagnonnage).

La société « Chaigne-Perroy » est créée. Le siège social se trouve dans le quartier de la Basse-ville. Ils s'installent dans la rue du Centre où ils habitent avec leurs épouses qui sont sœurs (Marie et Céline Bitous). Le magasin de bois se trouvait en face de l'école publique (poste actuelle), rue des Arcettes. Ils achètent un atelier en face de la maison d'habitation de Léon Chaigne, rue du Centre. Le chantier de bois se trouve au jardin de la Chapelle, au quartier de l'Aumônerie où travaillent les scieurs de long. C'est vers 1905 qu'ils achètent des terrains autour de la gare.



◀ Personnel de l'entreprise. Sans date.

Près de 80 ouvriers y travaillaient. L'entreprise réalisa de nombreux chantiers, telles les halles (actuelle salle Louis Chaigne), la charpente de l'église Saint-Pierre en 1902, la maison de Georges Clemenceau à Saint-Vincent sur Jard.

La main, je lui ai dicté
mon nom et mes titres et
comme chef de la mission je
lui ai présenté le missionnaire
au nom de Perroy, il me
dit " mais est-ce que vous
êtes de Talmont ? et sur
ma réponse affirmative, il
me sera de nouveau la main
et me dit nous sommes
de ce pays, je connais très bien
vos pères qui sont de bons
distingues... ce sont eux qui
ont bâti ma maison
de St Vincent au jard... on
se reverra si est-ce pas...

▲ Lettre de Monseigneur Félix Perroy à son frère l'abbé Auguste Perroy du 8 juin 1921 dans laquelle il raconte sa rencontre avec Georges Clemenceau.



▲ Confection de caisses en bois pour l'armée en 1914. 1^{er} rang à partir de la droite : 7^e, Léon Chaigne, fils de Léon Louis Henri Chaigne (l'entrepreneur) et frère de l'écrivain Louis Chaigne; 8^e, Joseph Perroy; 9^e au centre avec un gilet, Léon Louis Henri Chaigne; 10^e, enfant avec un drapeau sur une caisse, Jean Perroy, fils de Firmin Perroy, futur abbé; 11^e en cravate, Firmin Perroy.

Les coupes de bois provenaient essentiellement des bois et forêts de Vendée. Après l'incendie, le sénateur Louis Lynier proposa une coupe dans le bois du château du Veillon pour permettre la continuité de l'entreprise, maintenant ainsi les emplois. Ces coupes d'arbres étaient faites à la hache. Une fois l'arbre abattu, il était coupé en grumes pour le transport jusqu'à la scierie à l'aide d'une scie « passe-partout ». Cette scie était formée d'une large lame munie à chaque extrémité d'une poignée et dont l'emploi exigeait deux hommes robustes. Le transport s'effectuait à l'aide de « diables » tirés par plusieurs chevaux, parfois depuis la forêt de Mervent, ce qui nécessitait non seulement une écurie



conséquente mais aussi des charretiers compétents et courageux, appelés « rouliers ». Du temps de l'ancien atelier (rue du Centre), l'écurie abritait jusqu'à 7 chevaux. Le premier camion à transmission par chaîne et roues à bandage arriva à la scierie après la guerre 14-18.

Dans le même temps, l'entreprise s'est considérablement développée : au secteur charpente et menuiserie, se sont ajoutés progressivement la construction de maisons, le commerce des matériaux pour le bâtiment, la scierie, le four à chaux et la tuilerie-briqueterie.

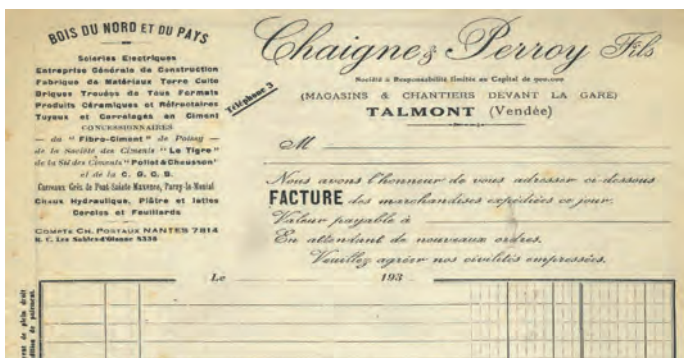




▲ La scierie après l'incendie. L.V. phot.



Au début des années 1920, un incendie détruisit la scierie. Lors de sa reconstruction, la machine à vapeur qui actionnait la scie mécanique fut remplacée par deux bancs de sciage actionnés électriquement, ce qui nécessita la construction d'un transformateur privé pour l'ensemble de l'entreprise (scierie, charpente et menuiserie, tuilerie). Léon père et Firmin décidèrent en 1929 d'associer leurs enfants et fondèrent le 2 juillet la société « Chaigne-Perroy Fils ».



Après la cessation d'activité de Léon Chaigne et de Firmin Perroy en 1931, la partie scierie fut reprise par Léon Chaigne (fils) qui continua d'exercer cette profession jusqu'à la retraite. Le bâtiment fut ensuite repris par Norbert Vrignon. Joseph Perroy dirigea l'entreprise générale de bâtiment. Son entreprise fut occupée par les Allemands en 39-45. Il la ferma en 1950. Marcel Perroy dirigea la tuilerie-briqueterie et le four à chaux jusqu'à sa retraite. Son fils Marcel la reprit ensuite. Les trois entreprises sont désormais indépendantes.



▲ Jour de fête pour les ouvriers de la gare vers 1908-1909.
On y trouve entre autres Généreux Gautreau (qui tient le drapeau), Ludovic Chusseau, menuisier, Pierre Dépoulain, Chiron et Bourget rouliers, Auguste Letard...

Joseph Mathé

Sources : Chaigne L. (1970) – *Itinéraire d'une espérance*, Beauchesne Paris, 380 p.
Photos : Famille Chaigne, Jean et Jean-Yves Perroy
Documents : Familles Chaigne et Perroy - Archives municipales

> L'histoire du théâtre à Saint-Hilaire de Talmont

La construction de la salle paroissiale Saint-Joseph est due à l'initiative de l'abbé Baudry, en 1911. Cette même année, l'abbé Baudry demande à la municipalité « qu'une haie de fusains soit plantée le long du mur du cimetière, pour cacher à la jeunesse la vue des tombes... ». Aucun document n'atteste de l'utilisation de cette salle de 1911 à 1939 et pendant la guerre. Le premier théâtre connu est en 1950.

1950 : « LES PIASTRES ROUGES »

Séances récréatives (extrait du bulletin paroissial de février 1950) :

« Vous êtes invités à assister aux séances récréatives qui seront données dans la salle du Patronage de Saint-Hilaire de Talmont, les dimanches 19 février et jeudi 23 février prochains à 7 h 30 le soir, et le dimanche 26 février à 1 h 30, par la troupe masculine de Saint-Hilaire. Les acteurs interpréteront devant vous le drame en trois actes de Ch. Leroy-Villard, intitulé : « Les Piastres rouges » et une comédie désopilante en un acte intitulée : « L'As » de Géo Nottale. Des décors et des costumes rendront plus attrayants ces différentes séances. Vous voudrez donc venir applaudir nos acteurs qui depuis deux mois bientôt se dépensent chaque soir pour vous faire passer d'agréables soirées. »
La mise en scène est de l'abbé Rouleau.



▲ **Debout** : Gilbert Clotour (Isidoro), Raymond Soulard (Pépito) Eugène Chevoleau (Don Miguel d'Alvarez, duc de Compostral), Georges Papon (Bartoloméo, majordome), Adrien Hériteau, fils (Ricardo), Marc Papon (Cascamillo, page d'Alvarez).

Assis : André Grousseau (Alguazil), Robert Arnaud (Alguazil), Ariste Mornet (un alcade), Adrien Hériteau (père) (Don Jose Maria d'Alvares), Félix Perroy (le marquis del Brugos, seigneur espagnol), René Gauthier (Don Henriquez Albricante), Eugène Robin (le prince d'Estrella-Mayor).

Allongé, devant : Marius Perroy (Manassès, bohémien, israélite).

Les autres acteurs (pas sur la photo) : Claude Cottreau (le comte Maxtino), Yves Vrignon (Alguazil), Marius Landreau (Alguazil).



▲ **Assis, 1^{er} rang** : Marc Papon, Gilbert Cloutour, Adrien Hériteau (fils), Raymond Soulard.

2^e rang : Auguste Letard, l'abbé Charrier, Robert Arnaud, René Gauthier, Eugène Robin, Marius Perroy, André Grousseau, l'abbé Rouleau.

3^e rang : Félix Perroy, Adrien Hériteau (père), Eugène Chevoleau, Georges Papon, Ariste Mornet.

La pièce « **Grosse Misère** » a été jouée sur la scène de la salle Saint-Joseph, mais nous ne savons ni l'année, ni les interprètes.

1957 : LA MOMIE D'ANNIE



◀ **Mise en scène** : abbé Albert Gatineau.

De gauche à droite : Maurice Cloutour, Marie-Thérèse Robin, Auguste Pavageau, la momie, Gilbert Cloutour, Jeannine Papon, Émile Boulineau.

1959

Les abbés Raballand et Guéry ont mis en route une salle paroissiale, qui deviendra « Le Manoir », à Talmont. De son côté, à Saint-Hilaire (la fusion n'est pas faite), l'abbé Grelet a le même projet. Une course s'engage. Il récupère les fauteuils du cinéma « Le Rex » appartenant à la paroisse Notre-Dame des Sables d'Olonne en très bon état. 24 rangées sont ainsi installées dans la salle Saint-Joseph et remplacent les chaises pliantes utilisées auparavant pour le théâtre et les fêtes de la joie. L'abbé Grelet utilise aussi le bar attenant à la salle Saint-Joseph et nouvellement construit. Dans ce qui était la fenêtre nord, il fait découper deux carrés pour la projection et pense à utiliser la moitié du bar comme local réservé aux manipulateurs.

Mais l'écran et les projecteurs ne viendront jamais, et le théâtre reprendra droit de cité.

1961 : LES CHIFFONNIERS D'EMMAÛS



Les acteurs : Jacques Papon, Clément Francheteau, Marie-Josèphe Peuaud, Armand Peuaud, René Traineau, Annick Petitgas, Gérard Gautreau, Ghislain Plaire, Michel Murail, Jean-Yves Blé. L'abbé Pierre était joué par André Rochet, adjoint, remplaçant à l'école du Hasard, préparant son CAP d'enseignant.

◀ **De gauche à droite** : Jacques Papon, Clément Francheteau, Jean-Yves Blé, Marie-Josèphe Peuaud, Armand Peuaud, Michel Murail, Annick Petitgas, René Traineau, Gérard Gautreau, Ghislain Plaire (le petit garçon).

1962 : LA CAGNOTTE



▲ **1^{er} rang** : Maurice Cloutour, Jojo Raimbaud, Émile Boulineau, Jean-Yves Blé, ???, Gabriel Sionneau.

2^e rang : Marguerite Cloutour, Jeannine Papon
Accroupis : Eugène Francheteau, Gilbert Cloutour.

Ce vaudeville en 5 actes d'Eugène Labiche a été adapté et mis en scène par Gabriel Sionneau.

Acteurs : Maurice Cloutour (Chambourcy), Gilbert Cloutour (Colladan), Gabriel Sionneau (Cordenbois), Jean-Yves Perrault (Sylvain), Jojo Raimbaud (Baucantin, Coquard & Benjamin), Émile Boulineau (Renaudier), Armand Peuaud, Jean-Yves Blé, Eugène Francheteau (Béchet), Jeannine Papon (Blanche), Marguerite Cloutour, Marie-Thérèse Robin (Léonida), Bernard Gautreau (Joseph et Tricoche), René Picard (garçon de café) Hélène Gautreau (Mme Chalamel), Michel Soulard (un gardien).

1963 : LES MISÉRABLES

D'après le roman de Victor Hugo, mise en scène de Gabriel Sionneau.

Acteurs : Guy Gautreau (Javert), René Traineau (Jean Valjean), Annick Petitgas (Fantine), Monique Petitgas (Mme Magloire, la bonne de l'évêque), Gabriel Sionneau (Mgr Myriel), Odile Perroy (Cosette)



► Gabriel Sionneau (Mgr Myriel)



► Javert, Jean Valjean, Fantine et Mme Magloire.



1964 : L'ABBÉ PIERRE

Mise en scène de Gabriel Sionneau

1965 ET 1966 : RELÂCHE

1967 : REVUE « SAINT-HILAIR'Y »

Texte passe-partout, sur feuillets, de l'abbé Blanchard (ou Blanchet), adaptable dans les paroisses selon les circonstances. La mise en scène est signée par l'abbé Joseph Loizeau et Gabriel Sionneau. La visite du général de Gaulle à Saint-Hilaire est le thème retenu.

De Gaulle était interprété par M. Violeau des Sables d'Olonne qui avait véritablement le don d'imitation. La tribune à partir de laquelle il répondait aux questions qui lui étaient posées était tout simplement la chaire de l'église démontée peu de temps auparavant ! Une partie du gouvernement de l'époque l'accompagnait : Pompidou, Debré, Chaban-Delmas. Les personnages arrivaient du fond de la salle, portant le masque du ministre concerné. Il ne reste que le souvenir d'un forgeron de la Guittière apparaissant sur la scène, torse nu, avec une barre à mine sur l'épaule et une pancarte portant l'inscription : « La parité, mon Général ! »

1968 : REVUE « LES NOCES D'ARGENT »

Gabriel Sionneau signe le texte de cette revue. La mise en scène est de Gabriel Sionneau et Eugène Robin et de Lucien Gautreau pour le patois. La scène se passe en 1945. Un officier anglais épouse une fille de Saint-Hilaire en 1945. 25 ans plus tard, ils fêtent leur anniversaire de mariage dans l'église de leurs épousailles. Une idylle va naître entre leur fils, sportif de haut niveau, pilote confirmé, et la fille du restaurateur qui les a reçus.

Le champion « embarquera » sa dulcinée pour Grenoble, où se déroulent les Jeux olympiques. Quelques jeunes de Saint-Hilaire découvriront la montagne par la même occasion.

SAINT - HILAIRE - DE - TALMONT
 APRÈS SAINT-HILAIR'Y
 UNE NOUVELLE REVUE

Noces d'Argent GABRIEL SIONNEAU
 HEUREUX JUMELAGE
 50 exécutants de 7 à 58 ans... **1968**
 EN EXCLUSIVITÉ :
Quadrille Vendéen
 par les Joyeux Croulants de Saint-Hilaire
 Des jeunes qui chantent et qui dansent
 Des vieilles tiges qui parlent en patois

UN MÉLANGE DÉTONNANT
Ça va faire du bruit
Venez-y voir

Dates des Représentations	
Dimanche 18 Février,	14 h. 30 20 h. 30
Dimanche 25 Février,	14 h. 30 20 h. 30
Mardi Gras,	20 h. 30
Dimanche 3 Mars,	14 h. 30

Réserve des Places :
 * N° 12 à Talmont (Mairie de Saint-Hilaire).
 Tous les jours de 8 à 12 heures, et de 14 à 19 heures.
 Samedi, de 8 à 12 heures seulement.



▲ LE BALLET ÉCOSSAIS

Première rangée, de gauche à droite : Paul Pavageau, Monique Charrier (Moiseau), Marie-Thérèse Merlet, Danielle Papon, Marinette Violleau, Marie-Thérèse Robin, Marie-Annick Gazeau, Lucette Chusseau, Jacqueline Poiraud.

Deuxième rangée : Lucien Michaud, Georges Gillereau, Jean-Luc Biteau, Jacques Papon, René Traineau, Roseline Papon, Jean-Yves Robin (café Saint-Hilaire), Bernadette Petitgas (Gautreau), Daniel Proud (de profil), Marie Herbert, Gilbert Clotour (képi, ancien maçon), Georges Papon (casquette), Christiane Sionneau et (derrière) Robert Traineau.

Le quadrille participait au spectacle.



◀ ***De gauche à droite*** : Jeannette Dorie, Lucien Gautreau, Marguerite Cloutour, Georges Petitgas Juliette Robin, Eugène Robin, Alexina (Nana) Peroy, Octave Mollé, et l'accordéoniste, Bébert Faure du Girouard.

Chanson finale (air : Ma petite folie)

*Bonsoir tous les amis
Car elle est finie,
La revue des noces d'argent
L'année prochaine
Sur cette scène
On espère en faire autant*

*Les acteurs de Saint-Hilaire,
Ont fait tout ça pour vous plaire,
On a fait de notre mieux
N'soyez pas sévères
Car pour nous juger de travers
Il n'y a que les grincheux.*

*Merci de votre visite
Retournez chez vous bien vite
Allez dire à vos amis
Que ça vaut la peine
De venir la semaine prochaine
Nous applaudir aussi.*

En 1974, la pente de la salle sera supprimée et une nouvelle chape accueillera 6 tables de tennis de table au service du club « Saint-Jo » et des équipes environnantes. Le défonçage de la chape primitive et son remplacement, le démontage des 24 rangées de fauteuils, l'ouverture d'une porte côté du soleil levant ont été effectués par une équipe de bénévoles : Léon Jarny, Marcel Barotin, Clovis Rocard, Louis-Marie Bénaitier, André Blay, Gilbert Cloutour, Jacques Antoniazzi, Romain Chusseau, Robert Thereau, Guy Joubert.

Gabriel Sionneau et Bernard Deslandes

Crédits photos : Mauricette Boulineau, Gilbert Cloutour, Alexina Perroy, Gabriel Sionneau

En juin 1940, plus de 700 réfugiés (Ardennes et autres régions...) ont été accueillis sur les communes de Talmont et Saint-Hilaire de Talmont. Pour les Ardennais, un plan avait été mis en place en cas de conflit : Zone soumise à l'évacuation pour la Vendée : cantons de Mézières (Charleville-Mézières, Mohon...) et Monthermé... Zone de repliement pour la Vendée : arrondissement de Rethel (Rethel, Asfeld, Lucquy...).

Après recherches et appels lancés aux mairies ardennaises, plusieurs anciens réfugiés ont répondu présent lors d'un rassemblement les 2 et 3 avril 2011 à Talmont-Saint-Hilaire.

71 ans après, ce furent les retrouvailles !

TÉMOIGNAGES

■ Famille LESAIN

Mai 1940, la famille LESAIN part à pied de Lucquy⁽¹⁾ (Ardennes) pour prendre le train à Rethel, situé à 12 km. De là, ils partent pour la Vendée et arrivent à St-Hilaire de Talmont. La mère (née Braibaut) et ses 4 enfants, Daniel (1933), Michel (1935), Jacqueline (1936) et Jacky (1939), sont dirigés vers l'école publique de Saint-Hilaire, actuellement Centre Culturel du Talmondaise. Plusieurs autres familles ardennaises sont logées au même endroit : familles BRAIBAUT de Coucy (2), TEILLET d'Amagne (3), WEBER de Lucquy (6) et LEGRAND de Lucquy (1). Déjà, dans un des logements de fonction des instituteurs qui n'était plus utilisé, vivait la famille talmondaise DOUX Joseph avec ses 3 enfants : Joseph, Marcel et Gérard. De cette période, Daniel LESAIN (âgé de 7 ans) se souvient « *de chevaux, d'Allemands, d'un préau, d'un château pas très loin et d'être allé « visiter » une famille LESIEUR à la Guittière* ». Sa sœur Jacqueline, plus jeune (4 ans), a le souvenir de « *plumes de paons qu'elle ramassait* ».

Dans les Archives municipales, sur une liste d'accueil des réfugiés, il est mentionné que la famille LESAIN a été hébergée « à l'école communale du bourg » de Saint-Hilaire et qu'elle « est partie de Saint-Hilaire le 18 décembre 1940 »... direction les Ardennes.

M. LESAIN père, qui était cheminot, est venu chercher sa famille.

Le château des Granges Cathus de la famille de la Rochethulon, qui est juste derrière l'école, a hébergé aussi des réfugiés : famille LESIEUR (5 personnes) qui habitait Amagne-Lucquy. À cette époque, il y avait bien des paons au château.

Pour la Guittière, deux familles LESIEUR ont bien été accueillies : une d'Amagne-Lucquy (3 personnes) et l'autre de Saint-Quentin dans l'Aisne (5 personnes). Il y a sans doute un lien de parenté entre ces familles. Le père, René, est né à Amagne, près de Lucquy !



▲ Retrouvailles 71 ans après à l'ancienne école publique du bourg de Saint-Hilaire : Gérard Doux, Daniel et Monique Lesain.

Les familles LESIEUR sont reparties le même jour que la famille LESAIN : le 18 décembre 1940. De retour à Lucquy, Daniel LESAIN se souvient des bombardements (par les Alliés) qui avaient lieu presque toutes les nuits vers 3 heures.

Le père de Daniel et de Jacqueline était grutier au dépôt d'Amagne. À l'aide d'une grue, il chargeait en charbon les tenders des locomotives. Par la suite, il a été chauffeur sur les locomotives à vapeur.

Extrait « Des lieux » par Philippe LECLER :

Amagne-Lucquy était un endroit stratégique pour l'occupant. Par cette gare, transitaient des marchandises, mais aussi de nombreux convois de déportés. *« La gare d'Amagne-Lucquy était un important nœud ferroviaire sur un axe nord-sud (Paris-Luxembourg) mais aussi d'est en ouest (Verdun-Hirson). Centre de triage, dépôt ferroviaire avec son imposante rotonde bâtie autour d'un pont tournant, c'était une cité cheminote où les Allemands étaient*



omniprésents. La première organisation de résistance apparut dès la fin 1942. Elle se constitua autour de cheminots de la SNCF. Les premiers sabotages visèrent les machines agricoles et les cultures de la WOL dans les villages environnants. Les plus importants concernèrent le matériel ferroviaire : 1943, déraillement d'un train de charbon par déboulonnage, à Amagne, puis destruction de locomotives au dépôt par explosifs...

En 1944, avec la mise en œuvre par l'équipe « plan vert », les sabotages s'intensifièrent...

Après l'échec d'un sabotage en juin 1944, quatre hommes furent arrêtés, puis, avoir été martyrisés, ils furent fusillés au fort des Ayvelles. »

Remerciements à M. LESAIN Daniel et à sa sœur Jacqueline pour leurs témoignages.

(1) Lucquy : petite commune située près de Rethel, 538 habitants en 2008.

Communes avoisinantes : Amagne, Coucy, Faux... Près de 80 réfugiés (répertoriés) de ce secteur sont venus à Talmont-Saint-Hilaire.

Sources : Archives municipales de Talmont-Saint-Hilaire, Archives de l'Amicale des Ardennais de Vendée, blog « ardennetiensferme », Wikipédia.

Photos : Daniel Lesain, Gérard Traineau

■ DESCAMPS Ginette, épouse WARIN

Mme Warin a écrit ses Mémoires pour ses enfants et petits-enfants. En voici quelques extraits :

« Je suis née le 30 septembre 1930 d'un père ch'timi et d'une mère ardennaise. Mon père était cheminot (conducteur de train) et ma mère « mère au foyer ». J'avais un frère (de 13 ans mon aîné) et une sœur (de 10 ans). Ma sœur (*Raymonde*) apprenait la couture et elle fréquentait un voisin (*André Caniaux*) qui venait tous les soirs à la maison. Enfin, la vie passait et les menaces de guerre commençaient à poindre, même si on n'y croyait pas. En 1939, mon frère s'est marié alors qu'il était militaire à la Base 112 à Reims. À cette époque, les affiches murales abondaient. Puis ce fut la mobilisation générale. Je ne comprenais pas très bien ce qui arrivait, surtout que mon père, conducteur de train, n'était pas mobilisé mais **réquisitionné** pour la SNCF.

André Caniaux, lui, était trop jeune, et son papa, sergent pompier, faisait partie de la défense passive. Henriette, ma belle-sœur, attendait un bébé.

Mai 1940 : l'Exode à pied

Le soir, nous apprenons par un voisin que l'évacuation de **Mohon** aura lieu le lendemain, le 10. (*Le plan d'évacuation de Mohon prévoyait 1840 habitants pour le canton de Talmont, dont 220 pour Talmont et 200 pour Saint-Hilaire de Talmont. « La mairie » de Mohon a été transférée à la Mothe-Achard*). Toute la nuit, ma mère et ma sœur Raymonde fabriquèrent de grands sacs (genre sac marin) pour y fourrer le plus de vêtements possible. On prévient grand-mère et ma tante, Mme Husson. Une voisine nous donne le landau de son fils pour que nous puissions emmener Christian (*le nouveau-né, fils d'Henriette, belle-sœur de Ginette Descamps épouse Warin et d'Henriette*).

Et ce fut l'Exode !

Ma sœur avait un vélo sur lequel on avait harnaché les fameux sacs. Moi, j'avais une poussette avec 2 couvre-pieds et sur les épaules un sac à dos et les masques à gaz.

André Caniaux avait un vélo également avec une remorque qu'il avait trouvée et sa mère une brouette. Le reste de la caravane suivait.

Je me rends compte maintenant de la peine que ma mère a dû éprouver à laisser tout (*dans la maison*) à la merci du premier venu, et de partir sans son mari, ni son fils. J'ai su depuis que nous aurions pu partir par le train jusqu'à Nîmes puisque mon père était cheminot, mais ma sœur, que ma mère avait envoyée voir en gare, a dit qu'il n'y avait rien, pour partir avec son fiancé André (*Caniaux*). Nous avons donc pris la route, vers La Francheville, à 7 heures du matin. Une voisine s'était jointe à nous (Mme Potion). Il y avait foule, de très rares voitures, des chariots conduits par des chevaux. Puis, sur des petits chevaux arabes, la troupe (principalement des Sénégalais) passait à nos côtés. De ce fait, **l'aviation allemande tirait** (Messerschitt et Stuka), et beaucoup de civils étaient tués. Les magasins étaient pillés. Ma tante et mon cousin étaient épouvantés. Comme mon oncle Fernand était mobilisé, ma grand-mère Philomène demandait de ses nouvelles à tous les militaires.

Nous avançons péniblement. Henriette était à bout de forces mais on ne pouvait pas arrêter. Ma grand-mère qui était allée aux toilettes dans les bois s'est perdue et nous n'avons pu la retrouver. Après un long moment, on a dû repartir..., impossible de la voir dans la foule.

Nous sommes arrivés à Neuvisy où nous avons demandé un peu de café dans une ferme mais on nous l'a refusé. Heureusement, dans le groupe, il y avait une dame de la Croix-Rouge (*Marguerite MARCHANDEAU¹, une « Rochambelle »**) qui a obligé la fermière à nous en faire. Même dans le malheur, l'égoïsme des gens subsistait.

** voir à la fin de l'article*

Première nuit à Touligny, près de Poix-Terron, dans les bois.

On mangeait des sardines à la tomate que maman avait emportées. Puis, on est repartis. On voyait le long de la route des animaux morts (chevaux, vaches), des gens blessés qui attendaient, dans les fossés, des ambulances hypothétiques. Les personnes fatiguées abandonnaient leurs colis trop lourds... et toujours une grosse chaleur. Heureusement, dans un sens, car la pluie aurait été un handicap de plus.

Deuxième nuit aux abords de Novy-Chevrières (*près de Rethel*).

Des soldats nous ont donné de la soupe (aux Kub). Nous dormions sur les couvre-pieds que l'on avait emportés. On se demandait jusqu'où on allait aller. Avant Rethel, ma tante a voulu nous quitter avec mes cousins et nous avons su plus tard que des militaires les avaient emmenés.

Arrivés à Isles sur Suipe (*25 km de Reims*), des militaires de la Base 112 nous ont pris en charge dans une camionnette Citroën pour la gare de Reims. C'est là aussi que M. Caniaux (*père d'André*) nous a retrouvés. Il avait son habit de pompier. Un repas chaud nous a été servi et je me souviens du dessert : des pruneaux au jus.

Direction la Vendée

Henriette et son fils Christian (*nouveau-né*) ont été visités par le major de la base et soignés. Christian avait le dos tout ensanglanté de ne pas avoir été changé comme il aurait dû. Puis nous sommes montés dans des **wagons à bestiaux**, avec des gens de la vallée de la Meuse.

Juste à ce moment, une bataille aérienne a eu lieu (Spitfire et Stuka) et on ne rigolait pas. Enfin le train s'ébranla. À chaque étape, la Croix-Rouge ravitaillait (lait pour Christian, pain, café chaud et bonbons). Je me rappelle qu'une femme du groupe ne voulait pas les bonbons qu'on lui donnait ; elle voulait des caramels !

Dans le wagon, le soir, nous étions dans le noir. Pas le droit d'éclairer à cause des avions ! Christian sautait dans son landau à chaque secousse et avait du mal à attraper la tétine.

L'arrivée à Talmont

Au fur et à mesure, le paysage changeait et nous, qui avons quitté à Mohon des maisons à 2 ou 3 étages, nous remarquons les petites maisons basses vendéennes. Nous arrivons aux Sables d'Olonne, et là, **un petit train nous emmène jusqu'à Talmont**. Nous étions attendus par le maire (*Constant CAILLET*). Nous avons mangé au restaurant en face du château-fort (« *La Boule d'or* »). Christian a été pris en



charge par la marchande de chaussures, Mme Rambroul (*le magasin était près des feux, à côté de la « Boule d'or »*), qui venait d'avoir une fille (*Yvette*) et était donc apte à s'occuper d'un nourrisson. Nous l'avons repris, bien entendu, dès que nous avons eu un logement.

Le quotidien

Chaque famille avait un petit logement chez l'habitant. Pour nous, une grande pièce chez le père de la boulangère, monsieur Boisard (*Boulangerie CHAILLOT, située avenue des Sables*). Nous avons eu droit à une cuisinière haute sur pattes. Mme Potion avait un lit, et nous, deux grands et un petit pour moi. Maman avait séparé la pièce en deux, avec un grand rideau imprimé : une partie chambre et une partie cuisine. Comme nous n'avions pas de WC, le menuisier nous a fait une cabane dans un champ juste en face. On devait traverser la route nationale, et le samedi, on allait y faire la grande toilette. Maman avait été chercher des caisses chez le garagiste (*HERBERT – garage situé au milieu de la côte de l'avenue de Sables – actuellement magasin Odefih*) et, avec des charnières, avait fait des petits placards. Le peu de vêtements étaient pendus sur un fil. Nous allions repasser chez la voisine et y puiser l'eau dans la cour car nous n'avions pas d'évier ni d'eau. Nous avons acheté des casseroles et le cultivateur du champ en face nous avait donné quelques sillons où ma mère s'était empressée de semer haricots, choux et pommes de terre.

► *Retrouvailles entre Thérèse Chaillot et Ginette Descamps.*



La famille Caniaux habitait un peu plus loin, dans un vieux moulin (*rue du Moulin de la cour*). Il y avait un lavoir (*celui de la Sauvagère, rénové en 2011*), et c'est là que nous allions faire la lessive.

Maman a été m'inscrire à l'école (*rue du Presbytère, actuellement Centre Henri Dorie*) de Talmont et je me suis fait des copines, dont Thérèse Chaillot (*épouse Perroy, sœur de Jean*), la fille de la boulangerie à côté de chez nous. Ils avaient de grands greniers où la farine était entassée ainsi que du blé et beaucoup de fourrage aussi.

Maman faisait tremper des haricots secs (les mogettes) et on portait la casserole chez le boulanger qui les faisait cuire dans son four, après la fournée, avec ceux d'autres personnes. Pour moi, à 10 ans, c'était un bonheur de m'occuper du petit Christian qui poussait comme un champignon.

Nous commençons à récolter nos légumes et Maman achetait de la confiture de melons d'eau chez l'épicière. Il y avait beaucoup de feux à l'âtre et les soupes cuisaient doucement au bout de la crémaillère. Ma sœur allait coudre chez Mme Papon qui avait une machine. Son fils (*Joseph*) était au grand séminaire pour devenir prêtre. Nous étions étonnés aussi de leur (*les Talmondais*) façon de vendre leurs produits sur les marchés. Ils vendaient des lots de pêches, de brugnon, même les volailles étaient souvent cédées par paire.



► *Le lavoir de la Sauvagère.*

L'autorail passait sur la route et il y avait un arrêt tout près de chez nous (*à la Rosière, lieu situé près du rond-point, avenue des Sables – arrêt créé en 1937*) pour aller aux Sables d'Olonne. Les paysannes partaient avec leurs paniers avec du beurre, de la volaille... au marché des Sables.

Nous n'avions jamais vu la mer et notre première visite eut lieu à Bourgenay, qui à l'époque était une côte très sauvage, avec beaucoup de rochers, et les vagues nous impressionnaient. Après, nous sommes allées à La Guitière : petit port de pêche, marais salants et beaucoup d'huîtres aussi. La vie y était très simple. Le sel s'entassait dehors et formait de grands tas. C'était un produit régi par les douanes et on ne pouvait pas en prendre comme on voulait.

Près de chez nous, une famille parisienne était évacuée ; c'étaient des bouchers (les Lourdel). Ils avaient un fils de 15 ou 16 ans. Quand ils allaient à la mer avec leur voiture, ils me prenaient. On ramassait des coquillages, des crabes, des berniques que l'on décollait des rochers.

Regroupement de la famille

Nous avons fait des démarches auprès de la préfecture pour retrouver les nôtres. Après avoir été porté « disparu », mon père fut situé au dépôt SNCF de Saint-Pierre des Corps (*près de Tours*). Grand-mère fut retrouvée dans les Deux-Sèvres, et ma tante en Vendée, à Grosbreuil à 9 km de Talmont. Mme Caniaux a retrouvé sa belle-sœur Léa et a été la chercher dans les Deux-Sèvres. Tout le monde revenu sur Talmont, nous nous sentions déjà mieux. À Poiroux, était la famille DELCAMPE dont le fils, Bernard, est devenu par la suite footballeur de Ligue 1 !

Un jour, il y a eu un accident devant chez nous : un chien a été renversé par une voiture qui ne s'est pas arrêtée. Je suis allée prendre l'animal blessé et je l'ai soigné. J'ai appris qu'il appartenait au boulanger, mais qu'il n'en voulait plus. Je l'ai appelé Mitsou et il couchait dehors devant notre porte et me vouait une vive reconnaissance. Il me conduisait à l'école et venait m'y m'attendre.

Un dimanche matin, nous dormions tous quand on a frappé à la porte : c'était mon père qui venait nous surprendre, quelle joie ! Lui qu'on croyait mort. Il est resté deux jours, puis a dû rejoindre son dépôt.

Dans notre malheur, nous avons la chance tous les mois de toucher une pension à valoir sur la paie de mon père, grâce à un livret dont la SNCF avait muni les familles avant l'Exode, en prévision. Je pense que les autres personnes étaient aidées par la Caisse d'Épargne.

Le 8 juin, André Caniaux fut mobilisé pour Angers dans le génie, puis il descendit sur Bordeaux. Pendant ce temps, la guerre continuait et les Allemands arrivèrent aux Sables d'Olonne. Retour à la case départ.

La France fut coupée en deux : la France occupée sous le régime du maréchal Pétain et la France libre, avec une ligne de démarcation.

Un jour où nous étions au lavoir (*de la Sauvagère*) avec Mme Caniaux et sa sœur, le maire est venu avertir cette dernière que son fils était mort. Quelle tristesse ! Heureusement, nous avons échappé à cela, et un matin, **mon frère est revenu d'Algérie**. Pour lui, la guerre était finie.

Il sortait beaucoup avec le fils Papon, qui était séminariste, et une fois, le coiffeur lui avait demandé s'il lui faisait la tonsure, car, à l'époque, les prêtres étaient tonsurés sur le haut du crâne. On avait beaucoup ri. André Caniaux était descendu en **France libre** sur Grignan avec son régiment, et ensuite, çà c'est terminé en camp de jeunesse à Orange.

Rencontre avec un prisonnier talmondais

Mon père, de Saint-Pierre des Corps était rentré de Mohon. **Il avait retrouvé la maison pillée**, pourtant, il était dans les premiers rentrés. Pendant son temps libre, il allait rôder autour d'un **camp de prisonniers français à Prix-les-Mézières** (près de Mohon-Charleville-Mézières – villes fusionnées en 1966). Il leur portait des poires de notre arbre. Un jour, par hasard, il a parlé à un monsieur de la Guittière (**Abel HUGUET**) à côté de Talmont, si bien que ce dernier lui remettait des lettres que mon père envoyait à sa femme (qui était à Talmont). Les prisonniers n'avaient droit qu'à une carte postale par mois, de seulement une phrase. Du coup, nous avons vu arriver cette femme à Talmont, qui nous apportait des kilos de gros sel en remerciement ! (La fille d'Abel Huguet, Mme Joubert, se souvient très bien de cette époque. Son père a été mobilisé en septembre 1939 et fait prisonnier en mai 1940. Il fut libéré en mai 1945). Les grandes vacances sont arrivées le 14 juillet. Plus d'école mais des promenades avec Christian et mon chien. Les mois passaient et je ne pensais pas que ces moments allaient marquer profondément ma vie.

▼ Mohon, après le bombardement du 7 mai 1944



▲ Mmes Joubert et Warin lors du week-end d'avril 2011 à Talmont-Saint-Hilaire

Puis ce fut le temps des vendanges. Les Papon avaient des vignes, et bien entendu nous allions vendanger avec eux. Cela se passait en famille. Le matin, nous partions avec les casse-croûte très copieux, et taille... taille. Le midi, on nous apportait les mogettes bien chaudes avec le porc et on se régala. Le soir, on foulait les grappes aux pieds au pressoir, puis on buvait du jus de raisin bien frais.

Je ne me rappelle plus comment tout ce monde pouvait dormir dans cette demi-pièce, derrière le rideau, mais ça devait être folklorique.

Le retour dans les Ardennes

En octobre, Papa nous a dit qu'il allait venir nous rechercher : il avait un laissez-passer (Anssweiss). Un autre chapitre allait commencer. (Ce secteur des Ardennes sera mis en zone interdite. Pour y entrer comme pour en sortir, cela est très difficile. En 1944, au moment de la Libération, les villes seront bombardées par les « Alliés »).

Une "Rochambelle" à Talmont

(1) **Marguerite MARCHANDEAU** et sa mère arrivent à Saint-Hilaire de Talmont en mai 1940 et sont logées chez **LYNIER** au Query-Pigeon. Sa mère y restera jusqu'au 15 mars 1941; Marguerite retourne dans les Ardennes en septembre 1940. Elle entrera dans la Résistance en 1941 avec son ami Pol puis rallieront le réseau Mithridate : récupération des parachutages de nuit, puis répartition dans le réseau.



Octobre 1943 : démantèlement du réseau puis direction l'Espagne, obtention du statut de réfugiés politiques, et ensuite Maroc.

Le général **LECLERC** forme sa division blindée. Dix-neuf ambulances neuves viennent des États-Unis. Suzanne TORRES (future épouse du général MASSU) recrute et forme 38 ambulancières, dont Marguerite MARCHANDEAU. Celle-ci baptisera son ambulance « **Charleville** ». On appellera ces ambulancières « **Les Rochambelles** ». Elles suivront la **2DB**.

Après la Libération de Paris, en direction de Strasbourg, Marguerite est blessée par l'explosion d'une mine ou d'un obus qui pulvérise la « Charleville ». Évacuée au Val-de-Grâce à Paris, Marguerite sera démobilisée en janvier 1945. Après la guerre, avec son ami Pol, elle retourne vivre en Vendée où elle terminera ses jours.

Gérard TRAINÉAU

Remerciements à Mme Warin et à Mmes Joubert, Perroy, Chaillot

Commentaires en italique : Gérard Trainéau

*Sources : Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire et l'Amicale des Ardennais de Vendée
Extrait de la presse locale des Ardennes, Copin Barnier M. G. (2001) – Marguerite ou la vie d'une Rochambelle, L'Harmattan, Paris, 205 p.*

Photos : Mme Warin, Jean-Pierre Pénisson, Gérard Trainéau

■ Monique BOCHEUX épouse LEJEUNE

« En 1939, nous habitons Rethel⁽¹⁾, rue Choffin, rebaptisée après reconstruction, rue J.-B. Clément, maintenant route nationale menant à Charleville-Mézières. Mon père, effectuant son service militaire, était bien sûr à la guerre. Ma mère a donc quitté Rethel à pied avec le landau et un petit bagage pour aller jusqu'à Asfeld (25 km) où un car nous a pris en charge. »

Paulette BOCHEUX et sa fille Monique, âgée à peine d'un an et demi, sont arrivées à Saint-Hilaire de Talmont en juin 1940. Elles sont dirigées vers le Quarry-Pigeon chez Mme veuve TOUVRON. La petite maison est située dans la rue principale du Quarry-Pigeon, non loin de l'actuelle boulangerie.

Les voisins sont les parents TRICHET avec leurs fils Louis et Élie. Louis se souvient : « Maman leur donnait à manger, des vêtements.... La 1^{re} fois que Paulette a vu la mer, il y avait des sardiniers à la pêche à la voile au large de Bourgenay... »

La famille BOCHEUX a vécu au village et côtoyé de nombreuses personnes. Les relations étaient très bonnes. Monique sera baptisée à l'église de Saint-Hilaire le 3 juillet 1940 et aura pour parrain Élie TRICHET et pour marraine Betty VRIGNON épouse BÉLIER Robert. Le baptême a été officialisé par « L. Ballot, doyen de ville, diocèse de REIMS », mais le prêtre baptiseur, un abbé, porte un autre nom. Sur l'acte de baptême, il est mentionné pour les parents : « domiciliés à... réfugiés à Bourgenay ». À cette période, tous les services administratifs des Ardennes avaient été « déplacés » en Vendée ou dans les Deux-Sèvres. La préfecture des Ardennes était à Sainte Hermine ! Tout laisse à penser que le diocèse ardennais avait aussi ses services décentralisés sur les 2 départements.





« Mon père, fait prisonnier, s'est évadé. Blessé, il a été soigné à Oléron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques). »

► 71 ans après, la marraine et la filleule ensemble en avril 2011 lors du rassemblement organisé à Talmont-Saint-Hilaire.

La famille BOCHEUX repartira pour les Ardennes, le 31 octobre 1942. « Nous nous sommes retrouvés après avoir quitté le Query-Pigeon. À Reithel, le logement de mes parents était entièrement détruit. Mon père a participé à la préreconstruction et, pour l'anecdote, c'est en déblayant les décombres qu'il a retrouvé la salamandre avec laquelle mes parents chauffaient la chambre. »

Depuis ce temps-là, Monique s'est mariée et vit désormais à la Chapelle des marais (44). Elle est revenue plusieurs fois à Talmont-Saint-Hilaire pour y passer des vacances et revoir les Talmondaïses et les Talmondaïses qui ont marqué son histoire.



▲ Route de Charleville où vivait la famille Bocheux

Gérard TRINEAU

(1) RETHEL : ville située sur l'axe REIMS-CHARLEVILLE-MÉZIÈRES.

« Le général DE LATTRE DE TASSIGNY et les Rethelois résisteront du 15 mai au 10 juin 1940 à l'envahisseur. 26 jours de bombardements et de combats. Il restera aux prisonniers français à déblayer les ruines d'une ville anéantie pour laisser passer, sans encombre, l'interminable cortège des vainqueurs. » – Extrait du Guide des Ardennes.

Remerciements pour les témoignages à Monique Lejeune, Louis Trichet et Betty Bélier

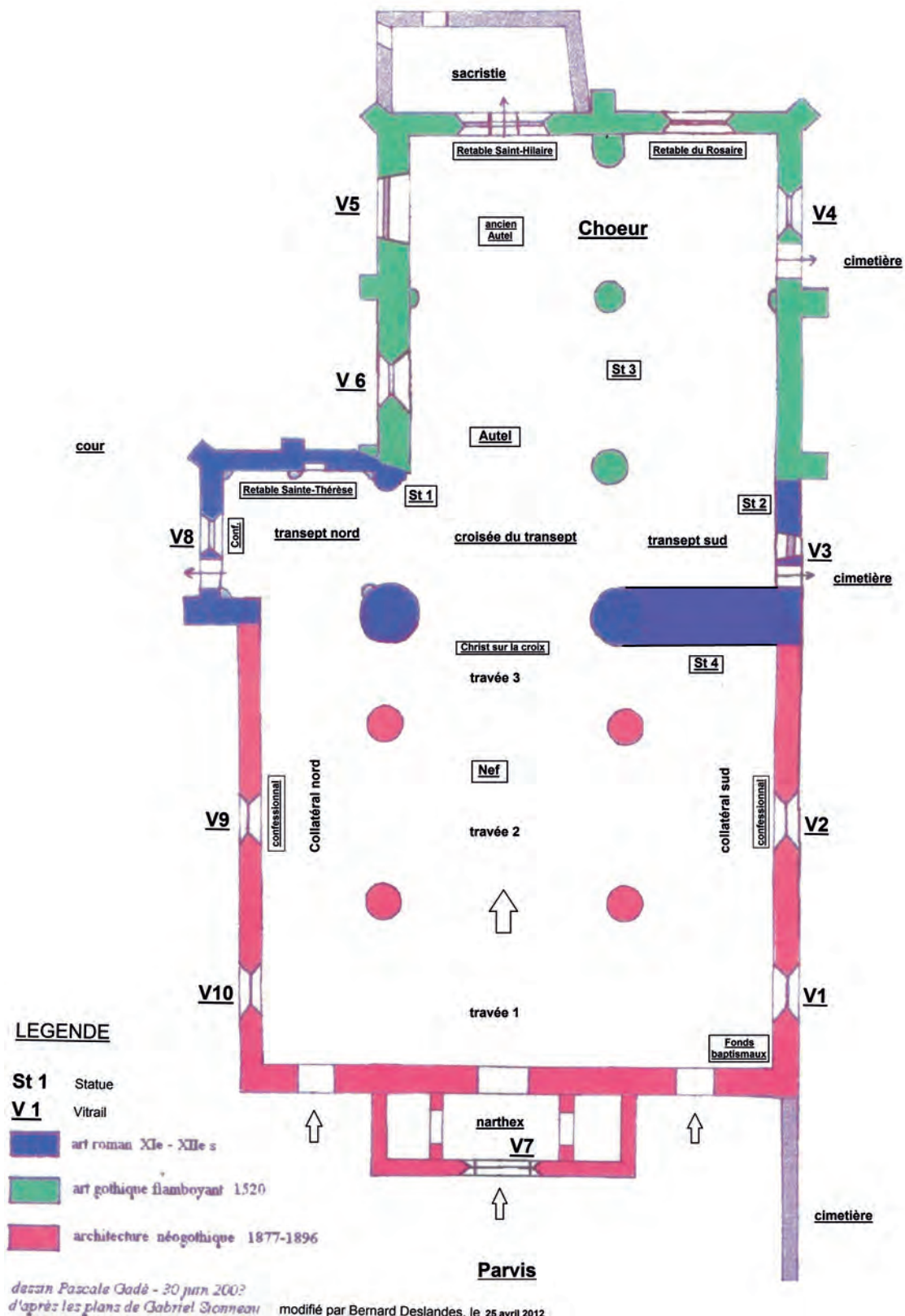
Sources : Archives municipales et paroissiales

Photos : Monique Lejeune, Gérard Trineau

> L'église de Saint-Hilaire

Vitraux, statue et mobilier... Visite

Après l'historique de l'église primitive de l'Église Saint-Hilaire (voir les Cahiers du patrimoine n° 3), une visite de l'église actuelle s'impose. Le plan de l'église vous aidera à situer les statues et le mobilier qui témoignent de l'histoire de cet édifice. Les vitraux seront étudiés dans le prochain numéro.



LE MOBILIER DE L'ÉGLISE SAINT-HILAIRE

■ Les fonds baptismaux (à l'entrée du collatéral sud)

Première mention de cette cuve baptismale : 1^{er} juillet 1722, Mgr de Lescure...

Deuxième mention, 2 février 1780, Mgr de Mercy...

Troisième mention, 8 juillet 1792, inventaire des biens de l'église...

La cuve date de 1722 et fut transportée à l'église Saint-Pierre de Talmont en 1802 puis restituée en 1805. Saint Henri Dorie y fut baptisé le 12 septembre 1839.



■ Les confessionnaux

Un confessionnal se trouve dans le collatéral sud, un deuxième dans le transept nord et un troisième dans le collatéral nord. Aujourd'hui, le sacrement de pénitence ou de réconciliation est donné de manière individuelle, mais plus conviviale, ou lors de célébrations communautaires.

■ L'autel principal

L'autel principal actuel (photo de gauche) fut édifié au centre du chœur suite au concile Vatican II. L'ancien autel (photo de droite) est installé devant le retable de saint Hilaire, dans le chœur à deux nefs, celle de gauche. Des stalles furent installées en 1930 avec un emmarchement descendant vers la sacristie. La travée fut carrelée à la même époque et ceinte d'une grille faisant office de table de communion.



■ Les statues du retable de Saint Hilaire

Ce retable est réalisé en pierre peinte par les sculpteurs sablais Jean et Hilaire Mercier (1780), dans le style baroque. Il comporte trois grandes statues. Au centre, saint Hilaire qui évangélisa le Poitou vers 350, avec sa mitre et sa crosse. Il naquit à Poitiers au début du IV^e siècle. Marié, père d'une fillette du nom d'Abra, il se convertit à la foi chrétienne en lisant les Écritures. Âme droite, en quête de vérité, il fut appelé à l'épiscopat peu après son baptême. À droite, sa fille, sainte Abra, tenant la palme du martyr. À gauche, un personnage non identifié en costume de chœur du XVIII^e siècle.



■ Statue du retable Sainte Thérèse

Sainte Thérèse Martin de Lisieux : dans le transept, côté nord, plus connue sous l'appellation de sainte Thérèse de Lisieux ou de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (ou encore de la petite Thérèse), est une religieuse canonisée née à Alençon le 2 janvier 1873 et morte à Lisieux le 30 septembre 1897.



■ Les statues du retable du Rosaire



▲ *Saint Jean ou saint Tarcisus*



▲ *La Vierge*



▲ *Saint Isidore*

Ce retable, réalisé en 1877 par le Brasseur, comporte un panneau en bois peint orné de 4 statues. Au centre, se trouve la Vierge tenant un chapelet (rosaire) à la main.



▲ *Saint Nicolas*



▲ *Devant le retable, à gauche, la Vierge à l'enfant.*

À droite, est figuré Isidore, patron des arpenteurs et des laboureurs (pelle, épis de blé) fêté le 10 mai, mort en 1130, canonisé en 1622. À gauche, se tient un personnage imberbe tenant un calice : saint Jean ou saint Tarcisus, enfant martyrisé pour avoir voulu protéger l'eucharistie (patron des enfants de chœur), fêté le 17 août. En haut, la dernière statue représente saint Nicolas et trois enfants agenouillés. Fêté le 6 décembre, saint Nicolas est mort en 360. Protecteur des petits enfants, évêque de Myre en Turquie, il est popularisé par une légende célèbre. Cette travée est précédée d'une table de communion en métal.

■ Statues isolées



À gauche : **Saint Pierre Henri Dorie**
Située contre le pilier nord de la croisée du transept, la statue en bois de saint Henri Dorie, patron de la paroisse.

À droite : **Sainte Bernadette Soubirou**
Située sur le mur sud du chœur, née à Lourdes en 1844, décédée en 1879, canonisée en 1933.

À gauche : **Saint Joseph**
Située contre le pilier séparant les deux voûtes.

À droite : **Saint Antoine de Padoue**,
tenant un enfant dans les bras
Située contre le pilier, à gauche du confessionnal, dans le collatéral sud. Jeune prédicateur parcourant le Limousin au XIII^e siècle. Fêté le 13 juin. Il accorde son intercession à tous les étourdis...

Gabriel Sionneau



Photos : Bernard Deslandes

LES JEUNES ANNÉES

Pierre-Henri Dorie naît le 23 septembre 1839 au village du port de la Guittière. L'acte de naissance est établi sur les registres de Talmont⁽¹⁾, mais le baptême eut lieu le même jour, à Saint-Hilaire.

Ces parents, Pierre Dorie, cultivateur, et Geneviève Devineau, son épouse, eurent 8 enfants. Henri est le cinquième de la fratrie. Les deux aînés, des jumeaux, sont décédés en bas âge, Henri est le premier fils. L'enfant grandit dans cette atmosphère familiale où la vie chrétienne est primordiale. On prie avant chaque repas, mais surtout le dimanche qui est un jour consacré à la prière.



▲ La maison natale au port de la Guittière.



▲ La chambre d'Henri Dorie à la Guittière.

Henri est de petite taille, le visage pâlot, la santé délicate, qui donnera du souci à sa maman. Sa voix est douce, la timidité le retient, il préfère l'isolement. À l'école, c'est un élève moyen mais attentif. L'enfant grandit ; piété, étude, travail, il s'y applique dans la mesure de ses moyens.

Henri a dix ans. Le prêtre de sa paroisse a remarqué sa piété, son sérieux, ses efforts. Il sera enfant de chœur. Les parents sont flattés de ce choix et de cet honneur. Pour lui, sa joie est grande. Étudier les gestes du prêtre qui célèbre, n'est-ce pas un apprentissage ? Il se prépare aussi à sa première communion qui sera célébrée le 24 juin 1849, suivie de sa confirmation trois ans plus tard le 26 mai 1852. C'est ce jour, probablement, qu'il comprit que sa vocation serait le sacerdoce.

C'est à partir de là que l'avenir d'Henri est en jeu. Il y a trois personnages à considérer : le père, l'enfant, l'abbé Boulanger, vicaire à Saint-Hilaire. Le père est surpris. Voici qu'il va perdre son aîné, sur lequel il comptait pour l'aider, pour le remplacer.

L'enfant, on le questionne. On lui objecte sa mauvaise santé, et puis ça coûte cher. Il n'y a pas d'argent à la maison.

Sa mère se tait, regarde le petit qui a tant de peine, écrasé par le flot des paroles de son père. En bonne chrétienne, elle se dit que son fils sera prêtre, qu'il dira la messe, et puis au fond, elle est flattée par cette perspective.

L'abbé arrive à la maison, « *Comment, vous n'avez rien décidé... Mais l'enfant possède une bonne santé, il a d'excellentes notes en classe, il est pieux. Que voulez-vous de plus ?* »

« *Monsieur l'abbé, ça coûte cher, les études ; nous ne sommes pas riches !* »

« *Ah ce n'est que ça, répond l'abbé. Rassurez-vous, votre propriétaire M. de Bessay se fera un plaisir de payer la pension. Que décidez-vous ?* », « *Dans ce cas-là, je ne dis pas non* ».

Henri est tout ému, remercie monsieur l'abbé, saute au cou de sa maman et de son père ; il pleure, on pleure... ! La cause est gagnée. Henri entrera au séminaire.

Au premier jour d'octobre 1852, de bon matin, la maman embrasse son fils en lui faisant ses recommandations, une larme au coin de l'œil, vite essuyée avec son tablier et regarde le char à banc s'éloigner. Au presbytère, l'abbé attend. On dit adieu au papa, puis on prend la route des Sables dans la voiture de monsieur le curé, direction la Bauduère, petit village situé en bord du marais à Olonne sur Mer. Il s'y trouve une grande bâtisse composée d'un corps principal et de deux ailes, entourée d'un grand parc, c'est ce qu'on appelle le Petit Séminaire.

Henri Dorie se présente à la grande porte, craintif, soucieux, mais rassuré par la présence de l'abbé. On salue Monsieur le Supérieur et les professeurs. Puis on fait la visite de l'établissement. Le soir venu, l'abbé s'en va, l'enfant reste seul, isolé pour la première fois de l'ambiance familiale, au milieu de ses camarades qui sont des inconnus. Au coucher, la présence de sa maman lui manque, une larme coule, il fait son signe de croix, puis finalement vient le sommeil qui clôt cette journée mémorable, premier pas vers le sacerdoce.

LES SÉMINAIRES

Lorsqu'il arrive à la Bauduère, en octobre 1852, Henri a treize ans. Il y restera jusqu'en août 1854, pour faire sa huitième et sa septième. Cela montre qu'il avait du retard. Mais son application à l'étude lui permet de se maintenir à une place honorable.

Octobre 1854, Henri Dorie a 15 ans. Il entre en sixième au séminaire des Sables (le musée actuel). Henri a vécu six ans dans cette maison. Il s'y est formé aux disciplines classiques, à la prière, sans bruit, ni panache, mais avec persévérance et fermeté. Ce n'est point ce qu'on appelle un esprit brillant ; s'il peine plus que les autres, il se maintient toutefois en bonne place dans sa classe. La mémoire est difficile, mais ce qui est gravé y demeure. Néanmoins il décroche quelques « billets d'honneur ».



Sa vie spirituelle se développe dans un milieu favorable. Si le jeune homme est d'un naturel peu expansif, son caractère s'affirme dans une maturité qui progresse chaque année. Il prend conscience de lui-même et fortifie sa personnalité.

Il vit aussi une vie familiale plus profonde et plus intime. Il est en contact avec ses parents. Il s'intéresse à leur travail quotidien, à leurs soucis.

Il suit de loin les travaux de son père, s'inquiète des récoltes. Pendant ses vacances, il apporte son concours aux travaux des champs, à la moisson. Cela ne l'empêche pas de participer à de fructueuses parties de pêche dans le chenal, avec monsieur l'abbé.

Henri a 21 ans en ce 1^{er} octobre 1860. Il revêt la soutane, chez lui, à la Guittère. C'était une tradition pour entrer au grand séminaire de Luçon. Il sera désormais Monsieur l'abbé. Le comte de Bessay, le propriétaire, a tenu pour gloire et honneur à offrir la première soutane au fils de son métayer. La maman est dans l'admiration, les sœurs et le frère le taquent, en lui donnant du « Monsieur l'abbé » et faisant courbettes et révérences. Les voisins entrebâillent la porte pour voir monsieur l'abbé et s'extasient : « Comme ça lui va bien ! » Le père contemple le spectacle, en silence.

Il regarde son garçon vêtu de la soutane. Sa fierté de paysan est touchée au vif, il croit rêver. Il se surprend à dire : « *Si on buvait un verre, pour arroser ça ?* » Lentement, ils prennent leur verre et l'élèvent en disant : « *À la santé de monsieur l'abbé.* »

Après avoir accompli, sans éclat, mais très courageusement, le cycle des études secondaires, Henri Dorie entre au grand séminaire de Luçon, en octobre 1860. Il partage sa chambre avec un confrère. L'objet des études va changer. Adieu les classiques. Il faut se donner maintenant à la philosophie, à la théologie. La transition est difficile, d'autant plus que les manuels sont rédigés en latin. Il s'y livre avec difficulté, mais persévérance.

► Grand séminaire de Luçon



L'APPEL MISSIONNAIRE

L'appel missionnaire se fit entendre à Henri Dorie dès le petit séminaire. Il eut toujours un grand attrait pour l'œuvre de « la Propagation de la foi », dont il lisait les annales, les méditant avec attention.

Pendant les vacances, il s'appliquait à la prière mais aussi à la mortification, afin d'habituer son corps à la discipline nécessaire pour un apostolat dur et épuisant. On s'en rendait compte dans son entourage. On voyait du cal sur ses genoux. On savait qu'il couchait sur le plancher, enveloppé dans une couverture.

Henri a mûri son projet, depuis de longs mois, dans le secret de la prière. Son directeur, l'abbé Guilton, l'a étudié, confirmé dans sa voie, et a donné sa décision. Les démarches sont effectuées pour son admission au séminaire des Missions étrangères de la rue du Bac à Paris et reçoivent l'approbation du supérieur.



Henri est inquiet, comment ses parents vont-ils prendre son départ ? Henri a raison, car le grand coup reste à donner et la lutte sera dure. Son père et sa mère ne le croient pas si près du départ. Consentiront-ils à le laisser partir ?

Quand il faut parler de missions étrangères, de séparation peut-être définitive, alors il trouve une opposition formelle. Avec patience et ténacité, il fait le siège de ceux qui ont de la peine à comprendre et à se soumettre.

Le 10 août 1862, Henri déclare qu'il veut partir à Paris le lendemain. Placée devant l'irrévocable, toute la famille est consternée. Comme un jour de grand deuil, la maison est lugubre.

La maman argumente : « *Sois prêtre, mon fils, mais reste dans le diocèse, ne pense plus aux missions étrangères* », « *Ne pas penser aux missions étrangères, c'est pour moi chose impossible ; il y a huit ans que j'en ai l'envie* ».

La maman comprend qu'elle demande une chose impossible, un sacrifice trop grand à son fils, la résistance tombe. La lutte fut dure aussi avec le père : point de mots mais un silence obstiné. Henri ne pouvait partir sans sa malle et le père se refusait à le conduire à Saint-Hilaire. Toute discussion devenant inutile, Henri n'avait plus de ressource que ses larmes. Finalement, le père aussi céda sur le soir : « *Mange ta soupe et va dormir ; je te conduirai à Saint-Hilaire.* » Ces paroles réconfortent le fils et lui mettent un peu d'espoir au cœur.

Le lendemain, le père et le frère attellent la charrette, y chargent la malle. Adieu maison. Adieu Saint-Hilaire. Adieu à tous !

Le 13 août 1862, à cinq heures du matin, la porte des Missions étrangères s'ouvre. Le but est atteint. Henri est heureux.

Cette période de la vie du Père Dorie est inscrite entre deux dates : le 13 août 1862, qui est son arrivée, et le 15 juillet 1864, pour prendre le bateau à Marseille. Deux ans.

Deux années pendant lesquelles il entretiendra une correspondance fournie avec sa famille. Dans toutes ses lettres, il revient sur cette nécessité de conformer le vouloir humain au divin vouloir. Sa maman sera malade de chagrin. De la Guittière, aucune nouvelle n'arrive. Il est aussi malade qu'eux. Toutes les lettres à sa maman sont des invites pressantes à se plier au douloureux sacrifice : c'est Dieu qui le veut.



Dans cette intervalle, trois dates importantes dans la vie de l'aspirant missionnaire : le 30 mai 1863, le sous-diaconat ; le 19 décembre 1863, le diaconat ; le 21 mai 1864, la prêtrise.

L'ordination eut lieu dans la chapelle du Séminaire par un évêque de Vendée, Mgr Chauveau. Henri célébra sa première messe, le lendemain, assisté par trois aspirants vendéens.

Le 26 mai, il écrit une lettre à ses parents : « *Mes bien chers parents. Me voilà prêtre et prêtre pour l'éternité. Aussi, je suis heureux. J'ai dit ma première messe... Je pensais à vous, alors, et me disais que vous deviez aussi être heureux et j'aime à croire qu'il en était ainsi... Maintenant, je ne*

sais pas encore où on m'enverra. Ce que je sais, c'est que je dois partir au mois de juillet...

J'ai dit la messe pour vous et la dirai encore bien souvent et toute ma vie... Votre fils qui vous aime.

H. Dorie, prêtre. »

LE DÉPART

Les derniers jours en France avant le départ vont s'écouler rapidement. Henri achève ses études de théologie. Il garde au fond de son cœur le souvenir de son ordination, celui de sa première messe, renouvelée chaque matin, comme un bien précieux. Il se surprend à rêver de l'un ou l'autre peuple. La Corée l'attire. Ses confrères le lui proposent. Ira-t-il en Corée ? Dieu seul le sait, et les supérieurs.

Cette décision est proche. Il attend dans le calme, s'appliquant à ses obligations journalières, à ses études. Il sera toujours temps de savoir la destination quand les supérieurs auront parlé.

La décision est prise, le 13 juin, les intéressés sont prévenus, les listes affichées. Les partants sont au nombre de dix. Parmi eux, quatre sont destinés à la Corée.

► Les missionnaires avant leur départ : 1^{er} rang, à gauche : Henri Dorie ; 2^e rang, de gauche à droite : Luc Huin, Louis Beaulieu, Just de Bretenières.



Handwritten notes and signatures below the photograph, including names like 'Henri Beaulieu', 'Just de Bretenières', and 'X. Dorie'.

Cette annonce emplît de joie Henri Dorie, mais ce qui le réjouit davantage, c'est qu'on lui garde pour compagnon son grand ami, Just de Bretenières, ordonné à la même date ; depuis longtemps on disait d'eux : « Le grand Just et le petit Vendéen ». Aussi déclare-t-il d'abord à qui veut l'entendre : « Je vais avec Just, et en second lieu : je vais en Corée. »

Ce même jour, il annonce la nouvelle à ses parents : « Bien chers parents, le moment du départ est proche. Le 15 juillet, je quitterai Paris et j'irai embarquer à Marseille... La mission qu'on m'a donnée est une des plus belles... Cette mission, c'est la Corée... »

La date est fixée, toute proche. Les derniers jours qui précèdent sont employés aux derniers préparatifs. Chacun s'absorbe à faire sa malle, il ne faut rien oublier, mais il ne faut surtout emporter que le strict nécessaire.

Pour ses adieux avec la terre de France, Henri sera privé de tous ceux de son village de la Guittière, mais il aura le plaisir de se trouver quand même au milieu d'un groupe de Vendéens. Il faut qu'il y ait de la joie et de la gaieté, au moins apparentes, pour masquer la tristesse de la séparation.

Il y a d'abord les aspirants, acolytes de sa première messe, et trois prêtres venus de la Vendée : l'abbé Boudeau, vicaire à Saint-Hilaire de Talmont, l'abbé Guitton, son directeur du grand séminaire, et son ami l'abbé Dreneau. Nos sept Vendéens se réunissent dans la joie et chantent le héros de la fête. C'est la veillée d'armes avant le grand jour.

Au matin du 15 juillet, voici l'heure attendue de tous et de longtemps. Une grosse cloche appelle la communauté à se réunir pour l'adieu aux dix missionnaires. Après la cérémonie, direction la gare ! Henri est radieux et plein d'entrain, se recommandant aux prières de ses amis venus l'accompagner. Le samedi 16 juillet à 16 h, il arrive à Marseille.

LE VOYAGE

Ce fut un voyage au long cours. Commencé à Marseille le mardi 19 juillet 1864, il s'achève le 28 octobre, à Ing-Tzeu, petit port de la Mandchourie. Un voyage qui se traîne pendant trois mois et demi, de pays en pays, de mer en océan, de bateau en bateau, de port en port, pour toucher enfin les côtes de la presqu'île de Leao-Tong.

La tempête secoue les bateaux et les estomacs. Tout le groupe est victime du mal de mer, qui épuise les forces privées d'alimentation, sans cesse rejetée. Heureusement qu'en mettant pied à terre, ils retrouvent leur forme. Ils trouvent dans tous les ports où ils accostent des maisons hospitalières qui favorisent le repos du cœur et de l'esprit.

Ils arrivent à Singapour le 19 août. Il y a un mois qu'ils ont quitté Marseille ; après une courte pause, ils repartent pour Saïgon. La traversée est agréable, l'accueil très familial, dans ce secteur évangélisé par des confrères.

De Saïgon à Hong-Kong, la traversée dure quatre jours par un temps calme. À leur arrivée, le 28 août, on leur communique une grave décision qui change leur programme. On redoute des troubles et de grandes difficultés en Corée. Il faut envoyer au plus tôt ce renfort de quatre jeunes, pour apporter un concours précieux à des missionnaires fatigués et constamment aux abois. Ils devaient passer six mois à Shanghai, ils ne resteront qu'un mois à Hong-Kong.

Ce mois de repos avait remis tout à fait en forme le père Dorie. Il put à nouveau affronter le mal de mer qui le terrassa avec les trois autres missionnaires dès qu'il eut repris la mer le 29 septembre.

Débarqué le 5 octobre à Shanghai, il monte deux jours plus tard avec ses confrères, sur un voilier suédois, « L'Éclipse », en partance vers Ing-Tzeu, province chinoise du Leao-Tong. Vingt et un jour de traversée au lieu des dix prévus. Le bateau dut fuir la tempête et prendre le large, louvoyant au gré des vents.



LA MANDCHOURIE

Nous sommes en Mandchourie, avec nos quatre missionnaires. Partis le 28 octobre du port d'Ing-Tzeu, ils arrivent le 5 novembre, après un parcours chaotique en chariot sur des chemins difficiles, chez Mgr Vérolles, qui a établi son quartier général dans la vallée Notre-Dame des Neiges, un village qui s'enorgueillit d'un palais épiscopal, une bicoque, et d'une cathédrale, petite chapelle au clocher minuscule. Celui-ci les accueille avec la tendresse d'un père, il les héberge pendant quinze jours pour refaire leur santé, et leur assigne à chacun une chrétienté dans son vicariat, pour qu'ils puissent s'exercer au travail de missionnaire et apprendre la langue chinoise, qui est d'usage en Corée.

Henri Dorie rejoint le 28 novembre « Saint-Joseph des Ours », village de 150 chrétiens au bord de la mer. Il écrit à ses parents : «... *Me voilà comme curé dans ma petite paroisse ; il y a à peu près une centaine de chrétiens, en comptant les enfants. On me respecte et on m'aime... Pour ma nourriture, elle est comme en France. On me donne du pain et deux bons plats de viande... Vous voyez, je ne suis pas malheureux... Nous ne sommes pas en Corée. Nous y rentrons en mai... Quoi qu'il en soit, mes chers parents, je pense souvent à vous. Je me fais un bonheur de dire la messe pour vous. Vous avez eu chacun la vôtre... Ainsi, tout va bien, ne vous inquiétez pas de moi... Adieu. Offrez mes compliments à toute la famille.*

Votre fils qui vous aime et vous aimera toujours. Henri Dorie, miss. post. en Corée. »

La vie s'écoule ainsi quotidiennement, dans la prière et le contact journalier avec ces gens simples. Il restera cinq mois dans sa petite paroisse.

Un courrier l'avertit qu'une barque le prendra au petit port de Tsouang-Heu, pour le transporter dans l'île déserte de Mélinto, proche de la côte coréenne. Le rendez-vous est à Notre-Dame des Neiges.

Henri Dorie s'y rend à cheval avec Just de Bretenières, le samedi 29 avril, ils sont rejoints par leurs deux autres confrères. Le dimanche 30 avril, le petit Vendéen chante la messe avec ses confrères. Le lendemain 1^{er} mai, ils se mettent en route pour le petit village de Tsouang-Heu où ils doivent embarquer. Le 2, ils montent à bord d'une jonque chinoise, et le 3, ils voguent vers la Corée.

LA CORÉE

Le voyage sera éprouvant. Il y eut en effet les dangers de la mer, et les dangers de l'interdit à braver, lourde épreuve pour les nerfs et les forces physiques. Enfin, le 26 mai 1865, on aborde. On prend pied sur la terre de Corée. Le plus cher des désirs est réalisé.

Mais ce n'est pas fini, le petit groupe était non pas à Séoul, mais à 120 km au sud. Déçus et fâchés, les pères déclarent qu'ils vont partir tout de même. Les missionnaires ont revêtu l'habit de deuil avec le grand chapeau qui retombe sur les épaules avec un voile sur le devant, ce qui leur permet de voyager incognito, sans risquer d'être interrogés, car la coutume l'interdit. Par un hasard providentiel, ils rencontrent Mgr Daveluy qui missionnait dans cette province.

Henri Dorie raconte : « *Vite, ce bon évêque nous arrête, car c'était une grande imprudence. Néanmoins, il décide que l'un de nous allait partir pour Séoul pour annoncer notre arrivée. Ce fut le père Bretenières qui partit... Quant à nous trois, on nous dirigea vers un village chrétien plus sûr que celui où nous étions. Là, nous attendons les ordres de notre évêque... Le jeudi après la Pentecôte, une lettre arriva avec deux chaises à porteurs. Mgr Berneux me demandait avec le père Beaulieu... Nous montâmes donc en chaise et nous partîmes... On est très mal, dans ces chaises, on a les jambes pliées et on s'assoit dessus... Après trois jours de voyage, par des chemins mauvais comme ils le sont tous, nous arrivons vers trois heures du soir, aux portes de la capitale Séoul. Nous y trouvons une grande foule qui nous permet de passer inaperçus. Nous nous faufileons par des petites ruelles et nous arrivons près d'un portail, puis, après des détours, dans une chambre où Monseigneur nous reçut à bras ouverts. »*

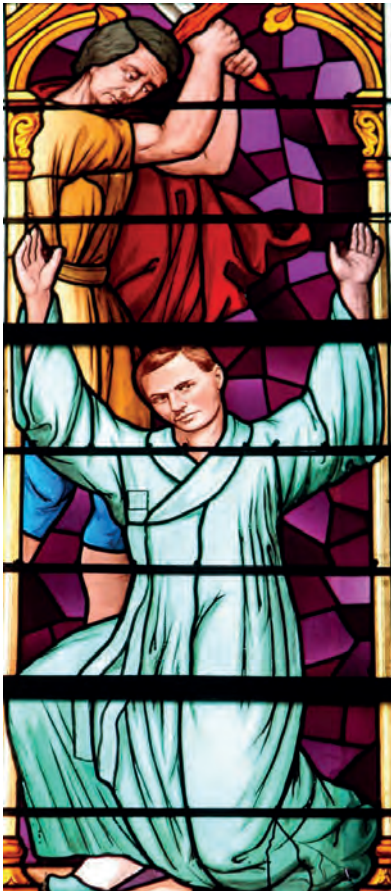
« *Ah, le bon évêque. Nous restons là une dizaine de jours à raconter mille choses. Après ce temps, Monseigneur nous assigne chacun à un poste pour apprendre la langue. Le père de Bretenières demeure à Séoul ; le père Beaulieu et moi, nous partons ensemble pour notre résidence. Je le laissais à 6 km dans un village chrétien. Je continue ma route et vers cinq heures du soir, j'arrive à Son-Kol, ma charmante retraite. »* C'était le 23 juin 1865.

Son-Kol est un tout petit village, caché dans une haute vallée difficilement accessible, d'une dizaine de familles, avec une population de 50 âmes. Henri est toujours vêtu de l'ample habit de deuil des nobles coréens. C'est grâce à ce stratagème que les missionnaires peuvent se déplacer, sans cela, leur figure d'Européen serait aussitôt remarquée. Les habitants sont tous chrétiens et très attachés à celui qu'ils nomment : « Kim-Sin-Pou, le père en or de nos âmes ». Personne ne le trahira : tous sont prêts à le cacher, à le défendre. Chaque matin, ils assistent à la messe.

Henri passe la majeure partie de son temps entre la prière et l'étude, si difficile, de la langue coréenne.



▲ *Vêtement de deuil*



Il se hasarde peu en dehors, craignant les regards des passants, païens ou curieux indiscrets. C'est le temps de la « nourrice », de préparation. Il durera 7 mois.

Après cette période, il s'applique chaque jour aux essais de vocabulaire. Il commence à missionner aux alentours, et reçoit chrétiens, catéchumènes (personnes qui ne sont pas encore baptisées), femmes, enfants, tous ceux qui ont plaisir à l'entendre de sa voix douce expliquer la doctrine avec de simples mots.

Bientôt, Mgr Berneux lui donnera un secteur à surveiller. Il volera de ses propres ailes. Il sera missionnaire, le rêve de toute sa vie.

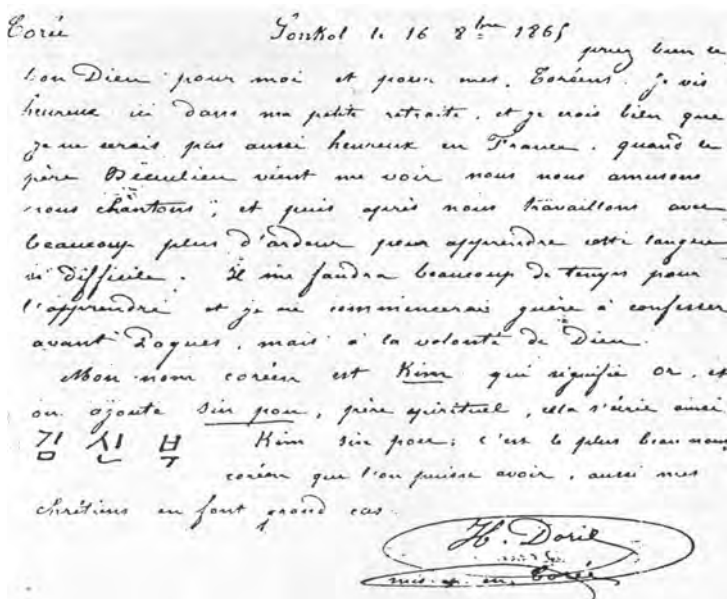
Mais c'est alors que se manifestent les premières menaces de la persécution. Les Coréens vivent des jours d'angoisse parce qu'ils voient la puissante Russie établir des marches d'approche, avec l'envoi d'un navire qui jette l'ancre dans un port de l'Est.

L'inquiétude grandit de voir l'étranger violer des frontières jalousement gardées jusque-là. Puis soudain, on apprend que le navire russe a quitté son mouillage, il a disparu.

Autant la peur fut grande, autant la joie éclate. L'étranger, c'est l'ennemi, fût-il russe, anglais ou français. Mais encore fallait-il un prétexte pour un changement d'attitude puisque, depuis quelques

années, les missionnaires étaient tolérés. Il semble que l'occasion fut le comportement de la Russie.

Nous sommes fin février 1866. L'ère de la grande persécution est ouverte. Un édit est signé et l'ordre donné de rechercher tous les missionnaires.



▲ Extrait d'une lettre du Père Henri Dorie envoyé de Son-Kol.

Le 28 février, la police arrive au village de Son-Kol. Le père Dorie ne cherche pas à fuir. Le père Ridel, dans une lettre du 26 août 1866, à son frère écrit « déjà, il avait fait son sacrifice, déjà il avait offert sa vie à Dieu ». La police s'empare de lui et le conduit à Séoul. Il rejoint en prison Mgr Berneux et ses deux autres compagnons, les pères Just de Bretenières et Beaulieu. Le 8 mars 1866, le père Dorie et ses trois compagnons, dont l'évêque Monseigneur Berneux, furent conduits sur une plage à l'extérieur de la ville de Séoul, et devant une grande foule, ils eurent la tête tranchée. Avant le coup de sabre, ils furent torturés à coups de rotin et les os des jambes furent brisés et broyés.

Comme le veut la loi coréenne, les corps furent exposés trois jours sur le lieu même de l'exécution. Les quatre martyrs furent déposés dans une même fosse par les païens d'un village voisin.

Mais environ cinq mois après, la persécution connaissant une accalmie, les chrétiens vinrent exhumer les corps. À deux kilomètres de Séoul, sur le flanc de la montagne Ouai-ko-kai, les chrétiens ensevelirent les cercueils dans trois fosses.

Les pères Beaulieu et Dorie reposèrent ensemble. Une petite écuëlle en terre, placée à la tête de chaque cercueil, contenait le nom du défunt. Le 30 octobre 1899, Mgr Mutuel, évêque de Séoul, reconnut authentiquement les corps en présence de trois témoins qui avaient assisté à l'inhumation. Les reliques furent transportées, en grand secret, dans la crypte de la cathédrale de Séoul. La persécution dura de 1866 à 1870 et 8000 chrétiens environ périrent par mise à mort. Une timide réaction d'un navire de guerre français mais aussi d'un navire américain n'arrêta pas la politique du gouvernement coréen.



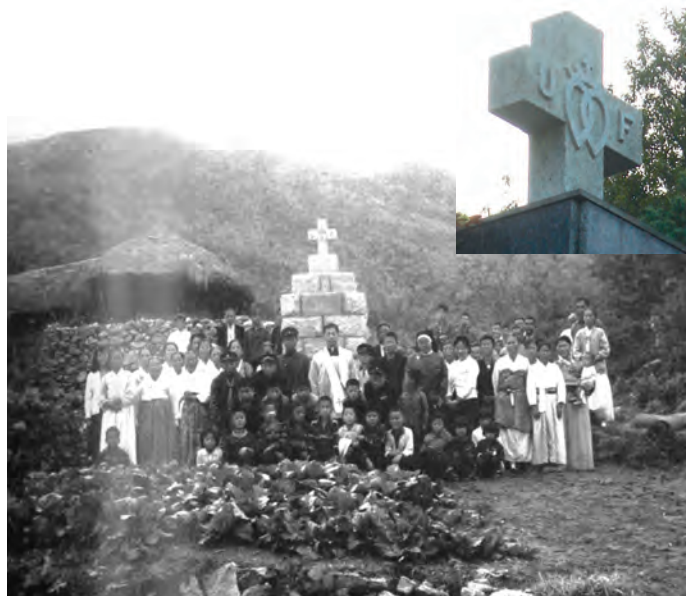
La famille fut prévenue en septembre 1866. Monsieur le curé de Saint-Hilaire organisa une fête magnifique dans son église, le 4 décembre 1866, en l'honneur du père Dorie. En présence de l'évêque du diocèse et de 50 ecclésiastiques. Il fut chanté un Te Deum en son honneur. Un arc de triomphe et d'innombrables oriflammes flottèrent sur Saint-Hilaire en présence de la communauté rassemblée.

Béatifié en 1968, Pierre-Henri Dorie, « Le petit Vendéen », sera canonisé à Rome, par le pape Jean-Paul II, le 6 mai 1984. Son nom a été donné à la nouvelle paroisse talmondaise en 1997, réunissant Saint-Pierre et Saint-Hilaire.

Chantal Chapron



▲ Délégation coréenne du village de Son-Kol devant la maison natale d'Henri Dorie en 2006.



▲ Chrétiens de Son-Kol au pied de la croix érigée en l'honneur d'Henri Dorie. Le granit provient de Vendée.

(1) Talmont et Saint-Hilaire de Talmont ont fusionné de juillet 1834 à décembre 1849.

Crédits photos : Archives départementales de la Vendée, Ouest-France, Gérard Traineau, Christelle Boulineau

Source : Grelet J. (1964) - *La Vendée mystique et rayonnante Henri Dorie*, Guibert, 255p.

Robin C. (1984) *Henri Dorie, prêtre et martyr*, église de Luçon, 56 p. Baudry (1867) - *Vie de Henri Dorie*, Poitiers, Oudin, 228 p.

> L'acheminement du courrier jusqu'au XIX^e siècle

Si le courrier⁽¹⁾, aujourd'hui, est acheminé aussi rapidement tant en France qu'à l'étranger, il n'en fut pas toujours ainsi.

UN PEU D'HISTOIRE

Aux alentours de 1477, Louis XI crée les chevaucheurs de l'écurie royale pour transmettre ses messages.

En 1576, Henri III crée les messagers royaux qui acheminent, en plus du courrier royal, quelques rares courriers de particuliers : ceux de Paris à quelques grandes villes du royaume.

1777 est la date de la création de la poste de Nantes. Celle-ci envoyait le courrier à la Roche-sur-Yon par malle-poste. Celui-ci était alors trié puis transporté par voiture à cheval qui pouvait emmener aussi 6 passagers jusqu'aux Sables d'Olonne. Un messenger à pied le distribuait à Talmont puis à Avrillé.



▲ Les hommes de la Poste, du messenger au préposé.
Coll. Musée postal.



▲ Premier Empire : postillons et attelage.
Coll. Musée postal.



▲ Postillon ramenant un attelage à son relais 1820.
Coll. Musée postal.

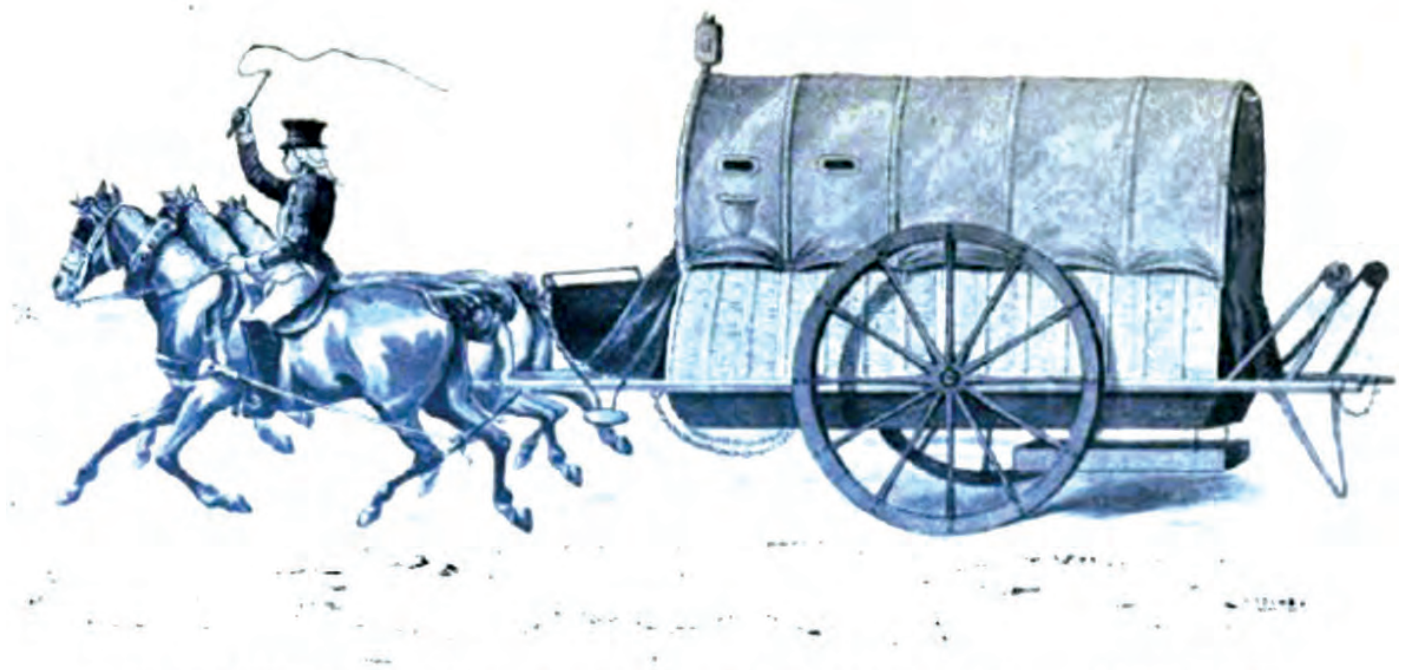
Mais les plaintes étaient nombreuses concernant la lenteur du courrier. Quatre jours étaient nécessaires pour l'acheminement de Paris à Talmont. Il fut décidé, à partir de 1828, d'apposer un cachet indiquant la date de départ et un indiquant la date d'arrivée.

Le 1^{er} avril 1830, les facteurs ruraux voient le jour. Ils marchent 7 jours sur 7.

Le 16 mai 1830, le vicomte d'Auderie, préfet de la Vendée, demande à chaque maire d'installer dans sa commune une boîte fermée. Celle-ci est destinée aux habitants afin que ceux-ci puissent y glisser leurs lettres à destination de tout pays. La première boîte, à Talmont, se situait devant la mairie.

Jusqu'à là, les frais de port étaient réglés par les destinataires au prorata de la distance parcourue par la missive. À partir du 1^{er} janvier 1849, les frais de port sont payés par l'expéditeur au moyen d'un timbre-poste apposé sur l'enveloppe de valeur différente selon le poids et non plus la distance (20 centimes pour 10 grammes).

► La France a émis son premier timbre-poste, le célèbre "Cérès" à 20 centimes, le premier janvier 1849 sous la II^e République.



LA MAILLE-POSTE DE LYON, RECONSTITUÉE D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET INÉDITS.

En 1876, le courrier arrivait de Nantes par chemin de fer et non plus par malle-poste jusqu'à la Roche-sur-Yon par la compagnie d'Orléans puis poursuivait sa route jusqu'aux Sables d'Olonne par la compagnie de Vendée. Enfin, il était dirigé par postillon jusqu'à Talmont.

À partir de 1902, la ligne de chemin de fer des Sables d'Olonne à Champ-Saint-Père qui passait par Talmont fut utilisée.

La suite du traitement du courrier sur Talmont au XX^e siècle dans le prochain numéro.

Jean Pigné

(1) Courrier vient du latin *correre* qui signifie courir.

Sources : Musée postal.

> Les concours hippiques de Saint-Hilaire

L'abbé Baudry, curé de la paroisse, et Célestin Marsaud, instituteur à l'école du Hasard, organisèrent le premier concours hippique en 1948, en même temps que l'unique kermesse des écoles privées de Saint-Hilaire. Il se déroulait dans la prairie des Granges-Cathus, mise gracieusement à la disposition de l'association des parents d'élèves par la famille de la Rochethulon.

En 1958, Gabriel Sionneau, instituteur privé, et Paul Raffeneau prirent le relais.

Immuable depuis ses débuts dans sa présentation, cette fête a traversé les années sans changement important. La prairie possédait et possède toujours tous les atouts nécessaires à sa réussite, mais l'osmose entre concours et kermesse ne va pas de soi.

TALMONT - ST HILAIRE

Dimanche 4 Juillet 1976
Parc des Granges-Cathus

**CONCOURS
HIPPIQUE**

14 heures :
Début des épreuves du Concours Hippique, avec la participation d'une quarantaine de Chevaux.

15 h. 30 :
Défilé de la Musique Saint-Pierre de Talmont.

Attractions diverses - Concours de Tir
Stands variés - Dégustation de Vins Fins

A partir de 19 heures :
"DINER CHAMPETRE"
Huîtres, Omelette au Jambon, Fromages et Fruits

Le concours hippique débutait en amont. Il fallait parfois deux mois pour obtenir l'accord des clubs (une dizaine), le nombre, le nom des chevaux et de leurs cavaliers. Il fallait aussi s'entendre sur les conditions financières de participation, les désistements de dernière minute, ou les demandes après la date limite ! Le plus difficile était la mise en forme du planning (à géométrie variable !) à distribuer aux visiteurs. Les obstacles, empruntés au club hippique sablais (matériel lourd et encombrant), constituaient un poste de travail incontournable. Le transport s'effectuait toujours avec un peu d'avance et les anonymes préposés à cette tâche méritent une mention spéciale. Les premières années, quelques épreuves étaient réservées aux chevaux de trait, montés par leurs propriétaires, ils étaient le clou de la soirée... Voir courir un cheval de labour était un spectacle inconnu à Longchamp !

► Le cavalier du pays, Yvon Boulineau, faisait bonne figure parmi les pros du concours hippique des Granges-Cathus.



Quant à la kermesse, en dehors des stands communs à toutes les fêtes, enguirlandées des couleurs de l'arc-en-ciel, il faudrait des pages

pour décrire l'ambiance qui régnait aux cuisines, derrière l'étal improvisé. Le travail en amont était considérable. La vente des carnets de tombola constituait un challenge pour les élèves. Pendant une quinzaine d'années, jusqu'en 1989, des circuits pour vendre les billets étaient organisés sur tout le territoire de la commune et des communes voisines (135 km parcourus).

Après la classe et les trois ou quatre mercredis précédant le concours hippique, les volontaires se dispersaient à travers la campagne avec leurs carnets de tombola. Ils se savaient privilégiés : pour dix carnets vendus, ils avaient droit à un carnet gratuit. Les autres élèves emportaient quelques carnets pour le voisinage et la famille. Aux récréations, récapitulatif au tableau noir... nombre de carnets reçus, nombre de carnets vendus, somme rapportée, récompense pour dix, l'émulation faisait le reste ! Sur 500 carnets reçus, 350 partaient de cette manière. Les autres étaient vendus le jour du concours hippique, aux stands ou par les bénévoles « baladeurs ».



L'installation des stands demandait la participation de nombreux bénévoles. Le branchement de l'électricité demandait la compétence d'un professionnel, en l'occurrence Hugues Sionneau. Au début, il s'effectuait à partir d'une unique prise de machine à laver située au Grand-Logis, propriété de la famille de la Rochethulon. Il fallait dérouler 120 mètres de câble jusqu'au tableau général, fixé sur un arbre, et regroupant tous les services (cuisines, réfrigérateurs, estrade, micros, éclairage de nuit). Plus tard, le branchement général améliora sa source car les besoins évoluaient et les disjonctions imprévues se faisaient fréquentes.

Le podium constitué de deux plateaux regardait le champ de courses. Amoureusement revêtu de vert, par des spécialistes de la serpe et de la ficelle de lieuse, il supportait les autorités compétentes, qui arbitraient, chronomètre en main, des épreuves variées, spécifiques au hippisme, et distribuaient, le moment venu, les récompenses aux gagnants.

De nombreux stands mobilisaient une centaine de bénévoles pour assurer les entrées (deux points de passage), la surveillance aux allées et le parking, le placement des obstacles, les différentes buvettes. Les autres stands étaient là pour les grands et les petits : pêche à la ligne, jeu de massacre, palets, boules, bazar parisien, tir, confiserie, pâtisserie, enveloppes surprises..., le tout animé par la musique Saint-Pierre de Talmont. La fanfare de Talmont interprétait ses plus beaux morceaux.

Le dîner champêtre était attendu de tous. Si les grands chênes de l'allée des Granges avaient laissé des chroniques, quelles histoires succulentes ils pourraient raconter ! L'odeur de cuisson de la moquette et de la pâte à crêpes, s'étalant sur les crêpières et les gaufriers, vous titillait les narines. Que dire du dernier repas pris par le personnel (bénévole !) vers 22/23 heures...

Nous venons de relater l'histoire du concours hippique, mais la kermesse existait avant la guerre 39/45, sous d'autres formes mais toujours pour la même cause... Bon vent à ceux qui en assurent la pérennité !

Gabriel Sionneau

Crédits photos : Archives municipales Talmont-Saint-Hilaire, Yvon Boulineau, Gabriel Sionneau

Fris de Calmont

Mémoire par M. Dore Duffrenoy au
Boury-Napoleon sur l'importance de ce port
commun-pert & comme venant des marais à blé
à l'île de la prison des communes voisines &
sur les avantages que procureront au pays sur
l'établissement.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut & cique les travaux demandés
sont plus importants, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop bas de celui des Tables.

Fris de Calmont

1809 Mémoire par M. Dore Duffrenoy
Boury-Napoleon sur l'importance de ce port
commun-pert & comme venant des marais
à l'île de la prison des communes voisines &
sur les avantages que procureront au pays sur
l'établissement.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut & cique les travaux demandés
sont plus importants, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop bas de celui des Tables.

Appel à témoin

Dans le cadre de la préparation des Cahiers du patrimoine n° 5,
nous recherchons des photos, documents, témoignages portant sur :

- Le cinéma le Manoir
- Le village du Rosais
- Les gardes champêtres
- La chapelle Notre-Dame de Bourgenay
- Le château du Veillon
- Les écluses
- Les carrières
- Les revues de Talmont
- La salorge de la Guittière
- Le protestantisme à Talmont, etc.

Ainsi que tous documents et photos sur la vie locale : coutumes, fêtes, métiers, écoles...

CONTACT :

Archives municipales, Christelle Boulineau

02 51 90 60 42

archives@talmontsainthilaire.fr

Barre Du Serray
Fris de Talmont

1799 Mémoire par M. Dore Duffrenoy
Boury-Napoleon sur l'importance de
commerce par & comme aliment des marais à
à tel & à plusieurs des communes susdites
sur les avantages que procureront au pays
rétablissement.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
par lequel il conclut à ce que les travaux de
qui succèdent par expérience, le port ayant trop que
l'importance et étant trop élevée de celui des Ports

Directeur de publication : Pierre Berthomé

Coordinateur du groupe de travail « culture » : Gérard Traineau

Groupe de travail patrimoine › Rue de l'hôtel de ville › 85440 Talmont-Saint-Hilaire › Tél : 02 51 90 60 42

Conception & Impression : INNOV communication › 203 rue des Ouches › 85440 Talmont-Saint-Hilaire

Relecture-correction finale : Denis Hugot - Nantes

Mémoire par M. Dore Deffertout au
Boury-Napoleon sur l'importance de ce
commerce et comment obtenir des marais à blé
et à pois dans les communes voisines de
les avantages que procureront au pays
établissements.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
lequel il conclut à ce que les travaux de
sont plus expéditifs, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop voisin de celui des Diables

Barre de Serruy
près de Calmont

Mémoire par M. Dore Deffertout au
Boury-Napoleon sur l'importance de ce
commerce et comment obtenir des marais à blé
et à pois dans les communes voisines de
les avantages que procureront au pays
établissements.

Mémoire de l'ingénieur des ports maritimes
lequel il conclut à ce que les travaux de
sont plus expéditifs, le port ayant trop peu
de profondeur et étant trop voisin de celui des Diables